



« Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire. »

(Lénine, 1902, *Que faire ?*)

Les dossiers du PCMLM

Féodalité et Bourgeoisie

Bohême : tempête hussite et révolution taborite



Table des matières

1. Affirmation historique de l'averroïsme politique.....	2
2. Defensor pacis, de Jandun et Marsile de Padoue.....	3
3. La confluence de Wyclif l'averroïste politique et des oppositions laïques populaires.....	5
4. Prague, ville dorée.....	7
5. Prédications pragoises.....	9
6. Thomas Stitny, vers le protestantisme.....	11
7. Implosion suite à la contradiction noblesse-royauté.....	13
8. Apparition du hussitisme.....	15
9. La tempête hussite.....	16
10. Soulèvements plébéien et taborite.....	18
11. La guérilla des charriots.....	20
12. L'effervescence populaire taborite.....	21
13. Le communisme taborite.....	23
14. Écrasement du communisme taborite.....	24
15. Ecrasement du mouvement plébéien pragois et succès hussites.....	25
16. L'effondrement faute de direction révolutionnaire.....	27
17. Épilogue et prélude de la guerre des paysans en Allemagne.....	29
18. Le Manifeste de Prague de Thomas Müntzer.....	30

1. Affirmation historique de l'averroïsme politique

Prenons un pays qui est très avancé à l'époque médiévale. Prenons ses classes sociales et considérons les toutes comme hautement combatives.

On a alors la situation en Bohême au début du XVe siècle : la royauté puissante luttant pour établir la monarchie absolue, la noblesse tentant d'arracher au clergé ses propriétés terriennes, la bourgeoisie essayant d'arracher des prérogatives aux patriciens par ailleurs puissants dans les villes, les artisans et commerçants bataillant pour s'affirmer...

Et, plus de 350 ans avant Gracchus Babeuf en France, une plèbe en quête d'une république sociale. Cela donna, il y a six cent ans de cela, des masses issues de tisserands, d'artisans, de paysans, pratiquant la guerre de guérilla pour établir l'égalité sociale la plus complète, dans le collectivisme.

C'est une période formidable, d'une importance historique capitale. D'ailleurs, la tempête hussite – terme venant de Jan Hus, prédicateur rejetant la hiérarchie au sein de l'Église, ainsi que l'intervention politique de celle-ci – pava directement la voie à Martin Luther.

À côté de Martin Luther, on trouvera également Thomas Müntzer, l'autre titan de la Réforme allemande, qui développait des thèmes collectivistes directement en référence à la révolution « taborite », du nom d'une colline de Bohême où les paysans en armes avaient établi une communauté égalitaire.

Friedrich Engels parle ainsi de ce siècle :

« C'est l'époque qui commence avec la deuxième moitié du XVe siècle.

La royauté, s'appuyant sur les bourgeois des villes, a brisé la puissance de la noblesse féodale et créé les grandes monarchies, fondées essentiellement sur la nationalité, dans le cadre desquelles se sont développées les nations européennes modernes et la société bourgeoise moderne; et, tandis que la bourgeoisie et

la noblesse étaient encore aux prises, la guerre des paysans d'Allemagne a annoncé prophétiquement les luttes de classes à venir, en portant sur la scène non seulement les paysans révoltés, - ce qui n'était plus une nouveauté, - mais encore, derrière eux, les précurseurs du prolétariat moderne, le drapeau rouge au poing et aux lèvres la revendication de la communauté des biens. »

(Engels, *Dialectique de la Nature*)

Naturellement, la complexité vient du fait que la religion a été utilisée comme drapeau servant aux intérêts des uns et des autres. L'averroïsme philosophique, ce matérialisme arabo-persan assumé par les meilleurs intellectuels européens médiévaux, s'est transformé en averroïsme politique, utilisé par la royauté et la noblesse pour réfuter la primauté du clergé.

L'exigence des deux vérités – une laïque, une religieuse – servant le matérialisme, s'est transformée en outil politique aristocrate face au clergé, mais également aux masses pour exiger le contrôle de la religion, rejetant catégoriquement le clergé.

L'averroïsme philosophique rejetant la religion est ainsi devenu, et c'est là le paradoxe, le détonateur de masses revendiquant leur propre interprétation de la religion. Friedrich Engels note cela de la manière suivante :

« L'histoire du christianisme primitif offre de curieux points de contacts avec le mouvement ouvrier moderne.

Comme celui-ci, le christianisme était à l'origine le mouvement des opprimés. Il apparut tout d'abord comme la religion des esclaves et des affranchis, des pauvres et des hommes privés de droits, des peuples subjugués ou dispersés par Rome. Tous deux, le christianisme aussi bien que le socialisme ouvrier, prêchent une délivrance prochaine de la servitude et de la misère (...).

Déjà au moyen-âge le parallélisme des deux phénomènes s'impose lors des premiers soulèvements de paysans opprimés, et notamment, des plébéiens des villes. Ces soulèvements, ainsi, que tous les mouvements des masses au moyen-âge portèrent nécessairement un

masque religieux, apparaissaient comme des restaurations du christianisme primitif à la suite d'une corruption envahissante, mais derrière l'exaltation religieuse se cachaient régulièrement de très positifs intérêts mondains.

Cela ressortait d'une manière grandiose dans l'organisation des Taborites de Bohême sous Jean Zizka, de glorieuse mémoire ; mais ce trait persiste à travers tout le moyen-âge, jusqu'à ce qu'il disparaît petit à petit, après la guerre des paysans en Allemagne, pour reparaître chez les ouvriers communistes après 1830.

Les communistes révolutionnaires français, de même que Weitling et ses adhérents, se réclamèrent du christianisme primitif, bien longtemps avant que Renan ait dit : " Si vous voulez vous faire une idée des premières communautés chrétiennes, regardez une section locale de l'Association internationale des travailleurs". »

(Engels, *Contributions à l'Histoire du Christianisme primitif*)

Avec l'averroïsme politique débouchant sur la tempête hussite et la révolution taborite s'ouvre la période moderne. Les contours du drapeau rouge commencent à se dessiner.

2. Defensor pacis, de Jandun et Marsile de Padoue

« Pour rendre plus clairs les principes exprimés par Aristote et aussi pour résumer toutes les manières d'instituer les autres types de gouvernement, nous dirons que tout gouvernement s'exerce avec le consentement de sujets ou non. Le premier est le genre des gouvernements droits, le second le genre des gouvernements déviants. »

(*Defensor pacis*, I, 9, §5)

Lorsque l'averroïsme, idéologie la plus avancée de la Falsafa arabo-persane, pénétra en Europe, notamment à Paris, elle provoqua une grande crise dans l'Église catholique (voir Avicenne et Averroès: 11. Les 13 thèses de 1270 / 12. L'averroïsme latin – Ibi statur !).

La couche d'intellectuels formée par l'Église

catholique, au cours des âges roman et gothique, avait en son sein de brillants penseurs, reconnaissant ou tendant au matérialisme radical affirmé par Averroès, dans le prolongement de l'interprétation d'Aristote par Avicenne et Al-Farabi.

L'université de Paris devint le bastion du matérialisme dans la bataille contre l'Église et ses thèses idéalistes. Cependant, les penseurs de l'averroïsme latin ne disposaient pas d'une couche sociale progressiste pouvant porter leur conception.

Pour cette raison, l'averroïsme dans sa version la plus radicale fut principalement éliminée. Seule une poignée d'éléments radicaux subsistaient, de manière éparse.

Mais, en tant que concept, son affirmation avait été inébranlable : l'affirmation de la séparation du spirituel et du temporel avait eu un formidable écho au sein des couches cultivées.

Dans ce cadre, les forces féodales en contradiction avec l'Église dominante depuis l'âge gothique vont directement utiliser l'averroïsme politique.

Pour cette raison, Marsile de Padoue (vers 1280-1343), recteur de l'université de Paris en 1313, et Jean de Jandun (vers 1250-1328), professeur de la même université, avaient publié *Defensor pacis* en 1324.

Cette œuvre est un soutien direct à Louis de Bavière (Louis IV du Saint-Empire), en conflit total avec le pape. Louis de Bavière est par ailleurs salué de la manière suivante dans *Defensor pacis* :

« Comme ministre de Dieu, [tu] donneras à cette entreprise la fin qu'elle souhaite recevoir de l'extérieur, très illustre Louis, Empereur des Romains, en vertu du droit du sang antique et privilégié, non moins qu'en égard à ta nature singulière et héroïque, et à ton éclatante vertu, toi qui es animé d'un zèle inné et inébranlable pour détruire les hérésies, imposer et maintenir la vraie doctrine catholique et toute autre doctrine savante, détruire les

vices, propager l'ardeur pour la vertu, éteindre les litiges, répandre partout la paix et la tranquillité et la fortifier. »

Defensor pacis attribue une fonction civile, voire religieuse, essentielle à l'État, face à l'Église. En fait, deux idées dominaient ce manifeste. Tout d'abord l'idée que l'Église était subordonnée à l'État, celui-ci se fondant sur la légitimité populaire, en tant que république dans l'idéal. A cela s'ajoutait le refus de la hiérarchie au sein de l'Église.

L'ouvrage se fonde sur la philosophie d'Aristote, où l'être humain est un « animal social » qui recherche la paix. Pour cette raison, si l'Église s'affirme tel un corps extérieur, elle trouble la paix.

L'État issu du peuple est légitime, pas la théocratie religieuse. Dans *Defensor pacis*, on lit ainsi :

« Selon la vérité et l'opinion d'Aristote exprimée dans la Politique, livre III, chapitre 6, nous affirmerons que le législateur ou la cause efficiente et première de la loi est le peuple, c'est-à-dire le corps (universitas) des citoyens ou la partie prévalente (valentior pars) de ceux-ci, par le moyen de l'élection c'est-à-dire de la volonté exprimée dans l'assemblée générale des citoyens, prescrivant ou spécifiant ce qui doit être fait ou non concernant les actions civiles des hommes, soumis à la menace d'une peine ou d'une punition temporelle : je dis la partie prévalente, considérée comme quantité de personnes et selon leur qualité dans cette communauté politique pour laquelle a été promulguée une loi, soit que l'ait réalisé le corps entier des citoyens ou sa partie prévalente directement, soit que la tâche de la réaliser ait été donnée à une ou plusieurs personnes qui ne sont ni ne peuvent être le législateur au sens strict mais le sont en un sens relatif ou pour une certaine période de temps et par autorité du législateur premier. »

(*Defensor pacis*, I, xii, §3)

La conception « familiale » de la paix sociale affirmée par Aristote est un prétexte à l'affirmation de la décentralisation :

« Car il n'y a pas la même nécessité à ce qu'il y ait un seul administrateur dans une seule famille et dans la cité tout entière ou dans plusieurs provinces, car ceux qui ne se trouvent pas dans la même famille domestique n'ont pas besoin de l'unité numérique d'un administrateur, du fait qu'ils ne partagent pas la nourriture et les autres nécessités de la vie (maison, lit, et le reste) et qu'ils ne s'associent pas en une telle unité, comme ceux qui font partie d'une même famille domestique.

Car cet argument amènerait à conclure qu'il faut également un seul administrateur en nombre pour le monde entier, ce qui n'est pas utile, ni vrai. En effet, les unités numériques des principats selon les provinces suffisent pour une vie humaine dans la tranquillité. »

(*Defensor pacis*, I, 17, §10)

Pour cette raison, le pape est soumis au monde temporel :

« Il appartient au législateur humain ou au prince par son autorité, non seulement de porter décret coercitif touchant l'observance des décisions du Concile, mais aussi d'établir la forme et le mode d'établissement au siège apostolique romain, ou élection du pontife romain. »

(*Defensor pacis*, II, 21, §5)

L'ouvrage aura un écho retentissant, porté par l'affrontement ouvert de Louis de Bavière avec le pape, avec même la tentative de mettre en avant un anti-pape.

Le 23 octobre 1327, l'Église condamnera naturellement fermement les thèses de Marsile de Padoue, dans la constitution *Licet Iuxta Doctrinam* :

« 2) Ces enfants de Bélial osent enseigner que le bienheureux apôtre Pierre ne fut pas plus chef de l'Église que chacun des autres apôtres ; qu'il n'eut pas plus d'autorité qu'eux; que Jésus-Christ n'en a fait aucun son vicaire ni chef de l'Église. (...)

3) Les mêmes imposteurs osent soutenir que c'est à l'empereur de corriger et de punir le Pape, de l'instituer et de le destituer. Ce qui est contre tout droit. (...)

4) [Ils affirment également que] Tous les

prêtres, que ce soit le pape, un archevêque ou un simple prêtre ont, de par l'institution du Christ, une autorité et une juridiction égales. »

Mais la vague de l'averroïsme politique, prolongement de l'averroïsme philosophique, était lancée.

3. La confluence de Wyclif l'averroïste politique et des oppositions laïques populaires

Après Marsile de Padoue, c'est l'anglais John Wyclif qui va de nouveau mettre en avant la thèse de la prédominance de la royauté sur l'Église.

Ayant étudié à Oxford, puis devenu docteur en théologie en 1371/1372, John Wyclif étudia par la suite la philosophie dans l'esprit dominant à Oxford, opposé au « nominalisme » dominant en Europe et considérant que les concepts ne représentaient pas authentiquement la réalité (le concept humanité représentant, par exemple, de manière synthétique, ou pas, l'humanité elle-même).

En pratique, John Wyclif était un religieux ayant conscience du caractère foncièrement opportuniste de l'Église. Il rejetait le confessionnal comme n'ayant pas existé au temps du Christ, ainsi que la transsubstantiation (la conversion du pain et du vin en corps et sang du Christ lors de l'Eucharistie).

Il n'acceptait pas le pape et son avidité, il considérait les prêtres comme des menteurs opportunistes et il affirmait que la grande qualité d'un croyant était la prédication.

Il rejetait les textes écrits sur la *Bible*, celle-ci étant « le livre de vie, la loi du Seigneur très complète et très salubre » et se suffisant à elle-même.

À ses yeux, toute personne ayant commis un

péché mortel ne pouvait plus être évêque, prélat, ou même seigneur séculier, comme il le formulera, « Nul n'est seigneur s'il est en état de péché mortel. »

Pour cette raison, en 1403, 45 articles furent proclamés hérétiques par l'Église. Par la suite, l'ensemble de ses œuvres furent interdites d'étude et, enfin, en 1410, ses ouvrages furent brûlés.

Cependant, le point de vue de John Wyclif en faveur d'une séparation de l'Église et du pouvoir terrestre allait tout à fait dans le sens de la pointe de l'aristocratie anglaise, qui entendait s'approprier les biens de l'Église.

De fait, la position de John Wyclif correspondait simplement à la transformation de l'averroïsme philosophique en averroïsme politique. Déjà Averroès avait développé sa conception de la « double vérité » afin de s'appuyer sur la royauté contre le clergé, ce qui échoua.

John Wyclif, quant à lui, rencontra un écho favorable, ce qui fit son succès. Toutefois, les choses n'en restèrent pas là car le mouvement réel de l'histoire avait charrié une opposition populaire au sein du christianisme.

Les béguins et les béghards, les Pauvres de Lyon qui devinrent les vaudois, etc., sont les plus connus des mouvements considérés comme « hérétiques » par l'Église catholique, mouvements qui essaimèrent cependant dans toute l'Europe.

Oppositions laïques au catholicisme, ces mouvements exigeaient un retour à la pauvreté des apôtres, plaçant la foi au cœur de la croyance et rejetant la primauté du clergé.

Il est à noter ici que le catharisme n'était pas du tout un mouvement de ce type, mais bien une religion différente du christianisme. Les mouvements laïcs et populaires d'opposition (encore « interne » au catholicisme) sont nés dans la période d'installation de la religion catholique en Europe, aux âges roman et gothique.

Il y a ainsi une rencontre entre l'averroïsme politique, issu de l'averroïsme philosophique et directement produit au sein des intellectuels religieux des universités, et la protestation populaire contre la constitution par l'Église d'une caste au-dessus des masses populaires, alors que la religion avait été portée par les masses justement pour sortir de la barbarie des périodes précédentes.

C'est l'aspect principal et involontaire du « wyclifisme ». En effet, John Wyclif n'avait formulé sa conception que dans le sens de la royauté. Il comptait simplement ouvrir un espace intellectuel en mettant hors-jeu l'Église catholique et il n'était pas du tout sur une ligne populaire-révolutionnaire.

Il va pourtant réaliser une confluence : celle des protestations anti-féodales des masses avec une idéologie politique avancée de rejet ouvert du clergé.

Dans un contexte de crise du mode de production féodal, une telle confluence est explosive – dans ce qui sera la France a lieu la « Grande Jacquerie » en 1358, réprimée de manière atroce par les féodaux –.

Mais il mit également en branle les forces populaires, dans un contexte où la royauté pressurise massivement les paysans avec trois taxes spéciales pour financer la guerre de cent ans, en 1373, en 1379, et en 1380–1381 (les taxes étaient appelées « poll tax » et l'expression ne fut plus jamais employée par la suite, sauf par les détracteurs d'un nouvel impôt communal durant les années 1990, pour faire référence au caractère injuste de celui-ci).

Les tisserands notamment, issus d'une immigration hollandaise faite à l'appel de la royauté anglaise, étaient déjà influencés par des courants religieux mystiques et égalitaires : ils devinrent l'épicentre de la révolte.

Ceux qui furent appelés les lollards organisèrent un véritable soulèvement. Un grand rôle fut joué par John Ball, disciple de John Wyclif.

John Ball revendiquait une église égalitaire dans l'esprit d'un retour aux valeurs d'origine du christianisme. Dans un de ses sermons qui fut prononcé à Blackheath (Londres), il posa une question devenue célèbre en Angleterre : « Quand Adam bêchait et Ève filait, où donc était le gentilhomme ? ».

Emprisonné pour ses prêches contre les classes dominantes, il fut rapidement libéré à l'occasion d'une grande révolte des paysans en 1381, mené par Wat Tyler, qui parvint même à prendre le contrôle de Londres.

Le roi feignit de négocier d'abolir « la servitude, le service féodal, les monopoles du marché et les restrictions sur les achats et les ventes » puis organisa très rapidement le massacre des insurgés.

C'en était fini du wyclifisme anglais. La devise de John Wyclif pourtant – « Je crois que la vérité finira par triompher » – deviendra pratiquement celui d'un mouvement similaire en Bohême.

Ses positions se diffusèrent en effet à l'étranger, et notamment en Bohême à partir de 1390.

Dans le royaume de Bohême, il y avait le même besoin qu'en Angleterre d'une idéologie affirmant la primauté de la royauté.

Ainsi, en 1409, à l'université de Prague, le roi renforça les positions wyclifistes grâce au Décret de Kutna Hora donnant trois voix, au lieu d'une seule, aux Tchèques contre une seule pour toutes les autres nations (Bavarois, Saxons, Polonais). Cela aboutit au départ des étudiants allemands, qui fondirent l'université de Leipzig, fournissant ainsi une prépondérance au courant wyclifiste.

4. Prague, ville dorée

Le royaume des pays tchèques est issu d'une Grande Moravie formée à l'ombre de l'empire fondé par Charlemagne, à la fin du IXe siècle.

Se livrant au christianisme avec Rastislav puis Sventopluk, le royaume englobait les actuelles Moravie, Bohême, Slovaquie, Hongrie nord-occidentale et une partie orientale de l'Allemagne.

La Grande Moravie s'est effondrée sous le poids des dissensions internes pour le pouvoir et des raids magyars, mais la Bohême prit le relais avec Venceslas et Boleslav, de la dynastie des Přemyslides, rentrant en concurrence avec ce qui deviendra l'Autriche et la Bavière.

C'est ainsi un grand royaume qui put se fonder. Un royaume qui rassemble pratiquement deux millions de personnes et qu'on peut appeler tchèque était alors imbriqué dans les pays allemands (qui formeront bien plus tard l'Allemagne et l'Autriche) : il était tellement puissant qu'il fut en mesure de prendre la direction du Saint Empire Romain germanique.

Au début du XIVe siècle, la ville de Prague était ainsi la capitale d'un des États les plus puissants d'Europe, composé de la Bohême, de la Moravie, de la Basse et de la Haute Lusace, de la Basse et la Haute Silésie, ainsi qu'une ceinture de fiefs à l'ouest de la Bohême.

En 1348 commença son agrandissement de 180%, faisant de cette ville la troisième en superficie en Europe après Rome et Constantinople. Une centaine de villages existaient également autour de Prague.

La fondation d'une université la même année symbolisa le tournant culturel et intellectuel en Bohême. Prague devint un important centre humaniste et un grand centre commercial, avec des échanges avec Regensbourg, Nuremberg, Linz, Vienne, Breslau, Cracovie.

Les villes tchèques ont fleuri précisément pendant le XIVe siècle, au point qu'il n'y en

aura pas de nouvelles avant 400 ans. Voltaire, évoquant le voyage de Charles IV à Paris en 1377, parle de « ce roi des rois, ce Germain fastueux », et le chapitre XIV de Zadig fait allusion à une anecdote où Venceslas IV ouvrit ses légendaires coffres à Nicolas Puchník.

À la fin du XIV^e siècle, la Bible fut également traduite en tchèque, alors que l'Université de Prague avait comme professeurs de théologie des membres des ordres mendiants actifs en Bohême : le franciscain Adalbert Bludow, le dominicain Johannes von Dambach, l'ermite augustinien Nikolaus von Laun.

La ville de Prague avait alors une grande importance religieuse, au moins 5 % des 40 000 personnes y vivant étant des religieux, dans un pays en pleine expansion économique et relativement épargné par l'épisode de la Peste Noire de 1348.

Des élévateurs commençaient également à être utilisés dans les mines, ce fut l'apparition du système bielle-manivelle. Le mot pistolet vient également par exemple du mot tchèque « píšťala » qui désigne un petit canon portatif alors inventé, émettant un sifflement pour effrayer les chevaux d'une cavalerie.

Les plaques gravées en creux, de poinçons ou de caractères métalliques, commençaient à être utilisées par les monnayeurs et les orfèvres pour trouver des techniques de reproduction.

Christian de Prachatice écrivit un Traité de construction de l'astrolabe, Jean Sindel calcula la latitude de Prague et l'obliquité de l'écliptique, ce qui servira aux astronomes Tycho Brahé et Johannes Kepler.

L'horloge astronomique de Prague, construite en 1410, est également un chef d'oeuvre technique et artistique.

Jan Hus, qui fut aidé financièrement par Christian de Prachatice – administrateur de l'Église dite hussite en 1437 –, proposa même alors une réforme de l'orthographe, par l'intermédiaire de son ouvrage *De Orthographica bohémica* (le polonais conservera

l'ancienne pratique, le tchèque se modernisant de son côté avec l'apparition des lettres comme á, ě, ě, í, ň, ó, ř, š, ť, ú, ů, ý, ž).

Cependant, les contradictions étaient nombreuses. Le pays était parsemé de châteaux forts, de châteaux, de monastères, et la puissante noblesse était très mécontente de l'Église catholique qui possédait plus de la moitié des terres arables, avec des représentants au conseil de la couronne, dans les administrations, dans les diètes provinciales : les archevêques possédaient les 17 plus grands domaines de Bohême.

La noblesse était également en conflit avec le roi tentant d'instaurer la monarchie absolue. Elle entretenait elle-même des bandes armées, bandes pouvant se fondre en un regroupement considérable et constituant une menace importante de pillage pour la région, allant jusqu'à attaquer des bourgs et des petites villes.

Dans ce cadre, Venceslas IV, qui régna de 1378 à 1419, en pleine période de crise donc, fut à plusieurs reprises capturé et emprisonné par la haute aristocratie. Il y avait ainsi une guerre civile entre factions aristocrates entre 1394 et 1404.

Le roi lui-même était victime de la concurrence au sein du Saint Empire Romain germanique, ses adversaires allemands parvenant même à le déposer en 1400. Son propre frère Sigismond, roi de Hongrie et successeur désigné au trône de Bohême, fomentait des incursions armées afin de piller les réserves d'argent du centre minier de Kutna Hora.

À l'inverse, la petite noblesse était particulièrement appauvrie, au point, dans certains cas, de basculer dans le brigandage et, en tout cas, dans une mesure certaine, d'être prête à rejoindre un soulèvement.

De même, la bourgeoisie était mécontente : elle payait le prix fort à l'Église, sous forme de rentes appelés taxes perpétuelles, car les maisons et les terrains urbains appartenaient pour beaucoup à celle-ci.

De plus, les villes voyaient en leur sein dominer une mince couche, un patriciat d'origine allemande, s'arrogeant la main-mise sur le pouvoir urbain, sur les conseils et tribunaux urbains. Les bourgeois, les artisans, les boutiquiers, étaient quant à eux d'origine tchèque.

Haute négoce et industries aux capitaux les plus importants étaient allemandes, comme la main d'œuvre des mines d'argent de Kutna Hora. Le commerce des draps était le monopole des marchands de Francfort et Cologne, les beaux draps étaient importés des Flandres.

À côté de cela, la grande croissance de la ville de Prague avait donné naissance à une large plèbe, composé de journaliers, de travailleurs à la tâche, d'artisans appauvris.

Enfin, dans les campagnes, le peuple serf devait payer à l'Église non seulement la dîme (le dixième de ce que rapporte l'étable et le champ), mais également le baptême d'un enfant, le mariage, la bénédiction des œufs et du sel, etc.

La situation était ainsi marquée par de nombreuses contradictions. Il ne manquait plus que le fait que la contradiction principale devienne un moteur.

5. Prédications pragoises

À la fin du Moyen-âge, on était dans l'époque où les masses font irruption dans la religion, après les périodes romane et gothique. Une grande figure de la prédication fut Konrad von Waldhausen, mort en 1469, qui depuis Prague irradiia au-delà même de la Bohême.

Autrichien d'origine, il critiquait les ordres mendiants pour leur mode de vie en décalage avec leurs valeurs, ce qui lui apportait un soutien urbain important. Il fut d'ailleurs finalement directement protégé par l'empereur Charles IV contre l'opération menée par le

Vatican pour se débarrasser de lui au moyen d'un procès pour hérésie.

Charles IV soutint également l'un des cadres de l'appareil d'État, Jan Milíč de Kroměříž, qui devint un prédicateur de très grande envergure.

Influencé par Konrad von Waldhausen (également connu sous le nom de Waldhauser), il ne prêchait cependant pas qu'en latin et en allemand, mais également en tchèque, ce qui lui permet d'élargir sa base, au point de tenter de réaliser une nouvelle église parallèle, où les laïcs tenaient une place équivalente au clergé.

Jan Milíč critiquait les ordres mendiants, les rentes féodales, le commerce, l'emploi de travailleurs salariés considéré comme relevant de l'usure, rassemblant de nombreux partisans. Cette Nouvelle Jérusalem profita du soutien actif de Charles IV et disposa de pas moins de 29 bâtiments dans le quartier pragois marqué par la prostitution.

Le peuple des villes était donc directement touché par la prédication et le mouvement de réforme religieuse était directement porté tant par la bourgeoisie que par l'empereur.

Il est très expressif que l'empereur ait soutenu jusqu'au bout Jan Milíč de Kroměříž, alors que celui-ci vivait des crises mystiques où il considérait la venue de l'Antéchrist comme imminente, accusant même dans ses prêches l'empereur d'être celui-ci.

C'est un élève de Jan Milíč de Kroměříž, nommé Matěj (Mathias) de Janov (environ 1354-1393), qui avait étudié à Paris de 1373 à 1381, qui continua les prêches populaires. Il rejetait le culte des images et celui des Saints, en affirmant que la Bible était la seule autorité en matière de foi, avec égalité des hommes et des femmes devant la communion.

Il affirmait ainsi, attaquant l'Église :

« Cette contradiction se rencontre chez eux toute le long du jour, toute leur vie. Leur bouche s'emploie le matin à louer Dieu, le reste de la journée à dire des balivernes, à boire, à se gorger et à médire

d'autrui.

Le matin, ils sont doux et dévôts, le reste du jour cruels et rapaces. Le matin, ils récitent leurs heures avec beaucoup de soin, ils élèvent jusqu'aux nues le service de Dieu ; après le repas, ils s'adonnent aux vains propos et à leur mauvaise conduite, si bien qu'ils oublient Jésus-Christ.

Jusqu'au soir ils goûtent les plaisirs de la terre et s'en excusent en disant qu'il faut bien qu'il en soit ainsi, parce qu'on est homme et que cela se fait partout, même chez les grands, les doctes, chez ceux qui ont l'air honnête et dévot. Et ils justifient leur conduite par des citations de l'écriture, des arguments, des commentaires et par beaucoup d'autre chose semblable. »

Son point de vue mystique allait en fait de pair avec l'abolition de la règle monastique car, pour lui, le Christ désignait la somme des êtres vivants, ou encore la vie et ce qui sert à la reproduire ou la conserver : le blé et la vigne, le pain et le vin, l'eucharistie.

Il parlait également de ce qu'il y a de vivifiant, d'actif et de constructif dans la nature par opposition à Bélial, la destruction. L'histoire de l'humanité était vue comme celle d'une lutte incessante entre les fils du Christ et ceux de Bélial : l'objectif nécessaire était de rétablir l'humanité dans sa nature première, le « chemin » comme règle de vie.

Dans son *Traité de l'Église*, Matěj de Janov reprit ce principe d'un monde ordonné :

« Je dis d'abord que la famille chrétienne, pareille aux étoiles, doit briller par ses différentes vertus, afin de s'accointer, dans l'éternité, avec la bienheureuse famille de Dieu dans le ciel. »

Par conséquent, puisque le monde est ordonné – conception d'Aristote ou bien néo-platonicienne – il y a lieu de toujours saluer cet ordre.

C'est cette perspective qui va former l'identité protestante avec son inquiétude

permanente et individuelle par rapport à l'ordre divin. L'Islam ne dit pas autre chose et la source est la même : Aristote.

Matěj de Janov a ici impulsé la démarche pratique au coeur de la culture hussite, qui elle-même va générer le protestantisme. À ses yeux, le pain était l'élément le plus important. C'est l'aliment de base, c'est également le lien avec Dieu.

Il n'y a donc aucune raison que le pain et le vin, le corps et le sang du Christ, ne soit consommé que par le clergé lors de la cérémonie religieuse. Le calice, contenant le vin lors de la cérémonie chrétienne, devint le symbole de la révolte hussite.

Matěj de Janov expliquait :

« Il faut donc bien noter que le pain est le plus commun des aliments. Les hommes changent de nourriture et varient leur menu, mais ils mangent toujours du pain et ne le remplacent jamais par autre chose.

Ceci concerne le verbe de Dieu, car bien que tous les actes, les paroles, les négoes, les études alternent selon les jours et se succèdent les uns aux autres... le verbe divin fait chair peut et doit toujours demeurer en notre volonté, raison et mémoire, en nos désirs, actes et paroles... de même, on ajoute toujours du pain pour assaisonner et tempérer le goût des autres aliments ; davantage, le pain les rends propres à nourrir les hommes, car, sans lui, les viandes, les fruits et les restes ne peuvent aucunement nous rassasier, comme le montrent l'usage et l'expérience quotidienne (...).

De là nous est venu le nom du pain, du grec pan qui vaut autant comme omne ou totum en latin. Pareillement vinum qui est comme vis omnium ou vis homini.

De même que, dans le pain, il se produit une union de nombreux grains, de même le sacrement rassemble toutes les perfections désirées et désirables pour l'être, la vie et l'entendement de quiconque le reçoit. »

Le pain devient la réalité du sacrement, par Jésus, le christianisme est « chair ». Il n'y a donc pas lieu de trop considérer les statues, les représentations, qui ne sont pas ce qu'elles

prétendent être.

« Ainsi donc, tout bien pesé, une statue n'est que du bois ou de la pierre oeuvrée selon le bon plaisir de l'imagier et selon sa fantaisie : un signe du Christ et des saints impropre et inconvenant, dépourvu de sainteté, n'ayant en soi aucun droit au respect ; toutefois utile au vulgaire pour qu'il se remémore le Christ et les saints et soit porté à la dévotion. »

Le protestantisme prolongera ce raisonnement et abolissant la notion de « vulgaire », supprimera les représentations.

Matěj de Janov rejetait également le fait que les femmes soient mises de côté pour les sacrements, sa vision est celle d'une communauté solide, bien soudée. Constatant les guerres « fratricides » entre chrétiens, il demande :

« Qui donc serait capable d'examiner ou d'expliquer les causes d'une pareille boucherie et d'une telle fureur qui anime les chrétiens contre leurs pareils. Qui ne serait frappé de stupeur et dévoré de chagrin en comparant les moeurs des chrétiens d'aujourd'hui, leur sujétion à tous les crimes et à toutes les iniquités, avec l'église primitive des saints qui possédait toutes les vertus, et qui était si unie par la charité, que tous ses fidèles « n'avaient qu'un coeur et qu'une âme » ? »

Voici également un exemple de sa vision apocalyptique :

« En ce qui concerne notre recherche, un autre Elie (c'est-à-dire un homme pénétré de l'esprit d'Elie) est requis pour rompre ce silence précédant l'avènement du christ et de l'antéchrist.

Et si vous voulez savoir qui sont ces Elie nouveaux, je peux dire, pour autant que je l'ai appris par leurs actes, que ce furent Milic, prêtre vénérable, prédicateur puissant en œuvres et en paroles, dont le verbe flambait comme une torche ; et Conrad Waldhauser, homme également religieux et dévoué.

Ils ont rempli de leur discours les métropoles de la chrétienté : Rome et Avignon où est le pape ; la Bohême et

Prague où est l'empereur de la chrétienté. L'un deux, Conrad, est décédé à Prague où est César ; l'autre a trouvé la mort en Avignon où est le Pape. Et tous deux avant de mourir ont passé par toutes sortes de tribulations, pour la justice et la vérité de Jésus-Christ, en lutant jusqu'au dernier souffle contre la bête. »

6. Thomas Stitny, vers le protestantisme

Thomas Stitny (environ 1333-1406) a eu une conception qui va directement paver la voie au protestantisme.

Lorsque Thomas Stitny explique que « À la nuit succède le jour qui nous éclaire et nous invite au travail », il formule déjà de manière synthétique la philosophie de la Réforme, celle de la bourgeoisie naissante.

Issu d'une famille de chevaliers, il pratique la littérature, il a notamment écrit un roman spirituel (*Barlaam et Josaphat*), 25 traités mineurs, deux œuvres majeures : *les Entretiens* et *les Discours dominicaux*.

Thomas Stitny écrivait en langue vulgaire et était soutenu par Jean de Jenstejn (ami et partisan de Jan Milíč), mais aussi de l'écolâtre de Saint-Guy, Adlabert de Jezov qui avait l'hégémonie sur l'enseignement ecclésiastique en Bohême.

Thomas Stitny faisait ouvertement référence aux penseurs grecs, ce qui le lie directement à l'averroïsme :

« Ayant entrepris de scruter les mystères sublimes, les sages païens en firent le thème de leurs études et le fruit de leurs travaux s'est conservé jusqu'à nous. Ils commencèrent par soupçonner l'existence d'une cause primordiale, partant supérieure à tout [...]. Ils devinèrent que ce qui change et se modifie ne peut être à l'origine des choses, mais provient d'un principe immuable tel que l'être parfait. »

C'est effectivement précisément la thèse

d'Aristote. Cependant, la thèse aristotélicienne ouverte devenue averroïsme s'est faite écrasée à l'université de Paris, aussi c'est sous forme du « néo-platonisme » que les idées d'Aristote furent exprimées.

Ce « néo-platonisme » mélangeait les thèses d'Aristote et de Platon, qui s'opposent pourtant, en considérant qu'il s'agit d'un seul point de vue; Aristote, pourtant, rejetait la conception platonicienne d'une existence d'un monde idéal « au-dessus » de notre univers.

Thomas Stitny avait cette même conception néo-platonicienne; parlant des philosophes grecs, il poursuit donc en disant :

« Ils comprirent aussi que la nature spirituelle est plus noble que la corporelle; que sa nature à lui est supérieure à celles qu'il a faites. Que l'agrément d'un corps diffère de celui d'un esprit. »

Dans le cadre de ce néo-platonisme, Thomas Stitny formula l'affirmation de la « pensée », mais au lieu de prôner avec Aristote la contemplation passive d'un univers parfait (et Spinoza transformera cela en contemplation de la Nature, « Dieu ou la Nature » dit-il), il prôna la contemplation active du monde idéal. C'est là le moteur théorique de ce qu'on va appeler le protestantisme.

Voici sa conception de l'harmonie, largement empreint d'aristotélisme :

« La sagesse divine se fait connaître à nous par la beauté et l'agrément de la création. C'est là que nous pouvons la contempler. Et bien que la beauté et l'harmonie se réalisent sous des aspects multiples et variés, elles dépendent surtout de quatre principes:

1. il faut qu'un objet soit convenablement situé, 2. que son mouvement soit convenant,
3. qu'il ait une forme ou un aspect convenants,
4. qu'il possède une couleur convenante ou telle autre propriété qui procure à nos sens de la jouissance ou qui fait qu'il est bon. »

Thomas de Stitny a une vision conforme à l'esprit humaniste. La définition qu'il donne de Dieu est absolument impersonnelle:

« Ce monde est comme un livre ouvert pour tous, écrit par la main de Dieu, c'est-à-dire par sa puissance et sa sagesse. Chaque créature prise à part est un mot de ce livre qui raconte son pouvoir et sa science. Et comme un illettré, en regardant un livre, voit des caractères sans en saisir le sens, l'homme dépourvu de savoir et qui suit les mœurs des brutes sans appliquer son esprit à Dieu ne perçoit que l'extérieur de la créature visible, mais il n'en comprend pas le pourquoi. Par contre, l'homme spirituel, qui est capable de discerner la beauté perceptible dans les créatures, entrevoit les profondeurs et les merveilles de la sagesse qui a si bien ordonné l'univers. »

Et voici sa conception de la pensée, où l'on reconnaît l'esprit humaniste, l'esprit de la réforme : la conscience soumise à l'harmonie :

« Les philosophes distinguent quatre sortes de mouvements:

1. le déplacement de lieu,
2. l'accroissement de ce qui grandit, la diminution de ce qui dépérit,
3. l'attrait qui fait approcher l'animal d'un objet,
4. la mobilité de l'entendement. (...)

Aucune créature ne possède le troisième mouvement, hormis certains animaux qui ont une âme et des besoins, mais point de raison. C'est une appétence de l'âme qui rend la pensée attentive – car même chez les bêtes on doit l'appeler pensée – à un objet qui frappe les sens.

L'impression en demeure dans la mémoire sous forme d'image et fait naître chez l'animal le désir de rechercher ce qui lui plaît, d'éviter ce qui le rebute (...).

Le quatrième mouvement ne se rencontre que chez l'ange ou chez l'homme. Il concerne la mobilité de l'intellect. Les êtres privés de raison ne le possèdent pas. Il consiste en ce que le regard de l'intelligence se porte sur un objet avec plus ou moins de vivacité.

On a sujet d'admirer ce mouvement si l'on conçoit combien l'intelligence créée, qui est de loin supérieure à notre raison créée, a su former avec art et dispenser avec équité cette faculté qui dirige la

volonté, la pensée et les actes humains selon l'équité et le bon sens; et comme elle est capable de changer le mal en bien, non pas pour servir les méchants, mais pour les bons qui l'aiment. En effet, par l'opération merveilleuse de la providence, tout contribue à leur bien (...).

Tout ce qu'il a créé nous montre sa bonté et son amour. Car il n'a rien fait pour satisfaire à ses besoins. Il pouvait exister seul, pour lui-même, dans un bonheur éternel. Mais, voyant qu'il lui était possible de faire participer la création à sa bonté, il a créé chaque chose suivant sa capacité et maintient tout par sa bonté. N'est-ce pas une marque de sa bienveillance infinie que le soin qu'il prend à régler toute chose au profit des créatures raisonnables? »

On a donc la conception d'un monde ordonné, organisé, où l'être humain peut raisonner de manière harmonieuse, dans le respect de l'ordre. C'est la conception d'Aristote appliqué au sein du christianisme, une laïcisation de la religion, sa version bourgeoise (alors progressiste).

Il est enfin, pour finir, intéressant de voir comment il formule le caractère « statique » du monde, que précisément la classe ouvrière et le matérialisme dialectique remettront en cause.

Stitny explique cela de la manière suivante, tentant de contourner la réalité essentiellement contradictoire du monde :

« Le feu n'est-il pas l'ennemi de l'eau et l'eau du feu? Pourtant la providence a tout réuni dans un seul monde.

De par sa volonté, aucune force n'annule l'autre. Cet habile artisan donne la vie et pourvoit, selon l'ordre qu'il a établi, aux besoins de tout ce qui naît. Qui donc n'admiretrait la profondeur de sa sagesse dans la disposition des parties de l'univers? (...)

Pour que les contraires ne se détruisent pas mutuellement, il existe des intermédiaires qui ont avec chacun d'eux quelque ressemblance ou quelque affinité. Ils leur servent de traits d'union ou d'arbitres, possédant avec chacun d'eux une propriété commune. »

7. Implosion suite à la contradiction noblesse-royauté

Le mouvement de critique de l'Église possédait ainsi à la fin du XIVe siècle une véritable tradition, une véritable force idéologique. En 1394 le mouvement réformateur possédait même sa propre église à Prague, construite en trois années, faisant 800 m² et pouvant faire se rassembler 3000 personnes: la chapelle de Bethléem, où le prêche était en tchèque.

L'architecture de l'église témoignait elle-même qu'elle était davantage tournée vers le prêche que vers la liturgie ; elle était déjà l'expression de l'esprit « protestant » qui se développe.

La chapelle elle-même était née de la combinaison protectrice d'un patricien, membre du conseil de la vieille ville, Kříž, et d'un membre du conseil royal, un chevalier allemand. On avait ainsi une alliance entre l'empereur et la bourgeoisie, dirigée contre l'influence de l'Église catholique.

En 1393, l'empereur Venceslas Ier n'hésita même pas à faire torturer, en sa présence, les fonctionnaires du vicaire général de l'archevêque, Johann Nepomuk, celui-ci étant torturé par le feu, puis jeté dans le fleuve Vltava.

En arrière-plan se joue ce qui a été appelé le « grand schisme » dans sa version occidentale : d'un côté, il y avait un pape à Avignon, soutenu par les royaumes de France, de Naples, de Castille, d'Aragon, d'Écosse, etc.. De l'autre, il y avait un pape à Rome, soutenu par les royaumes d'Angleterre, de Pologne, de Hongrie, de Suède, du Danemark, etc.

L'Église catholique ne sera réunifiée que dans la première partie du XVe siècle, avec justement en arrière-plan la réforme hussite et la révolution taborite, menaçant l'Église catholique elle-même.

Ainsi, dans la phase de contradiction entre papautés d'Avignon et de Rome, le royaume de Bohême ne pouvait se situer, travaillé par des contradictions internes déjà intenses. Cela ne pouvait que renforcer le mouvement contre l'Église catholique et renforcer une grande instabilité culturelle-idéologique.

A cela s'ajoutait la personnalité lunatique de Venceslas Ier (qui s'enfermait surtout dans une chambre avec ses chiens de chasse), d'ailleurs dans ce cadre de faiblesse royale, il y eut la tentative d'une partie de la noblesse de le renverser, en alliance avec l'Autriche, dans une perspective catholique « ultra ».

Venceslas Ier ne put alors se rétablir qu'au prix d'un grand renforcement des prérogatives de la haute noblesse ; celle-ci s'appropriera tous les hauts postes de l'administration. C'était une constante de la période, l'aristocratie s'opposant par tous les moyens à la genèse de la monarchie absolue.

Au XIVe siècle, l'aristocratie avait prise entre ses mains le « tribunal du pays » (*zemsky soud*) qui était la plus haute cour de justice du pays, mais aussi les principales fonctions de l'administration royale.

La noblesse jouait donc sur plusieurs tableaux en même temps, étant en concurrence à la fois avec le clergé et avec le roi ; les alliances étaient malléables, dans une perspective totalement opportuniste.

Ainsi et inversement, du côté royal et d'une partie de la noblesse, le mouvement d'opposition à l'Autriche et le catholicisme se prolongea avec la modification des droits de vote à l'Université de Prague, amenant une grande émigration de nombreux locuteurs allemands, qui fondirent alors l'université de Leipzig.

La décision était d'autant plus significative que le décret a été pris à Kuttenberg, seconde ville du royaume en raison de ses mines d'argent; en 1300, elle produisait plus d'un tiers de la demande d'argent en Europe.

Le royaume tchèque affirmait son

indépendance financière et politique; le décret expliquait que la nation tchèque de l'université avait trois voix et les autres nations une seule chacune, car la *natio Bohemica* était la véritable héritière du royaume (*eiusdem regi iusta heres*).

Mais le déséquilibre de la situation entre le roi, la noblesse et la bourgeoisie était trop grand pour que ce mouvement n'implose pas.

La bourgeoisie ne consistait pas en effet qu'en les riches marchands cherchant de manière institutionnelle à assoir leur propre position. La naissance de villes, en particulier d'un grand centre comme Prague, alla de pair avec la formation d'une large plèbe.

C'est cette plèbe qui était également mobilisée par la prédication, c'est cette plèbe qui à l'instar des sans culottes mélange revendications anti-féodales et anti-capitalisme petit-bourgeois. Il n'est ainsi pas étonnant que parallèlement à la montée de l'humanisme, cette plèbe réalisa le grand pogrom de 1389, où le ghetto de Prague fut anéanti.

Le rôle du petit clergé fut ici très important. Sa perception du monde était souvent parasitaire et marquée par l'anti-capitalisme romantique du catholicisme, avec sa dimension antisémite.

Le petit clergé, qui connaissait les souffrances du peuple, était lui-même confronté à l'opulence de l'Église et à sa propre misère, mais il ne pouvait pas porter le socialisme comme le faisaient notamment les tisserands. C'était là une grande contradiction au sein du mouvement populaire.

Faibles idéologiquement, mais portées par la tendance historique, ne pouvant plus vivre comme avant (et les classes dominantes pas plus), il y avait pour les grandes masses la possibilité d'un bouleversement historique, d'une véritable intervention, mais cette démarche ne pouvait qu'être déséquilibrée sur le plan idéologique-culturel en raison des retards historiques et ainsi de la profonde influence petite-bourgeoise.

8. Apparition du hussitisme

Né vers 1370, Jan Hus est celui qui a synthétisé les prédications pragoises et formulé celles-ci politiquement sous la forme d'un averroïsme politique ouvert, mais cependant religieux, dans une perspective de morale individuelle.

Il n'y a en effet pas de classe matérialiste au XIV^e siècle, puisqu'il n'y a pas de classe ouvrière. Aussi, la bourgeoisie entend utiliser la religion elle-même, sans le clergé : elle exige de séparer le spirituel du temporel, tout en façonnant le temporel au moyen de l'idéologie religieuse.

Jan Hus est en fait très tôt influencé par les écrits de John Wyclif.

Aux yeux de Jan Hus, qui reprend la thèse de ce dernier :

« Lorsqu'un sujet considère un ordre contestable émanant de son supérieur, et s'il connaît que cet ordre tourne au détriment de la chrétienté et qu'il éloigne les hommes du culte de Dieu et du salut des âmes, il ne doit pas l'accepter. Résister dans ce cas c'est vraiment obéir, non pas seulement à Dieu qui juge nos actes en dernier ressort, mais au supérieur qui ne doit ordonner que le bien. »

Il dit pareillement :

« Si les lettres des papes ou des princes commandent quelque chose de contraire à la loi du Christ, sitôt qu'on l'a reconnu, on doit jusqu'à la mort y résister et en aucune manière y obéir. »

(Contra octo doctores)

Après être devenu doyen, puis recteur de l'Université de Prague, Jan Hus se mit à partir du 14 mars 1402 à prêcher régulièrement à la chapelle de Bethléem, en langue tchèque, puisque cette chapelle était justement faite afin d'accueillir les prêches en cette langue.

Les prêches de Jan Hus étaient dirigés contre l'Église nantie ayant abandonné les enseignements du Christ.

Jan Hus expliquait :

« Les étables d'un domaine ecclésiastique sont plus somptueuses que les châteaux forts seigneuriaux ou les églises. La pluie ne risque pas de mouiller les prélats, la fange ne les saurait atteindre dans leurs monastères, l'opulence a chassé loin d'eux la faim et la foi. L'Église reçoit des dons, l'Église achète des biens, cependant que partout le pauvre croupit dans sa misère ! »

Il constatait également :

« On paye la confession, la messe, les sacrements, les indulgences, les relevailles, la bénédiction, l'enterrement, l'absoute, les prières. Le dernier heller même que la grand-mère a noué dans un coin de foulard de peur du voleur ou du brigand ne saurait lui rester : c'est ce filou de curé qui s'en empare. »

Le pape comprit la menace et excommunia Jan Hus en 1411.

Et lorsqu'en 1412, des légats du pape Jean XXIII vinrent à Prague pour financer la croisade contre Ladislas de Naples en vendant des « indulgences » permettant de « racheter » ses péchés contre monnaie sonnante et trébuchante, Jan Hus les condamna et exigea leur départ.

Prague devint alors le lieu d'une révolte anti-papale, où furent brûlées des bulles d'indulgence. La répression triompha tout d'abord faisant trois martyrs, trois jeunes qui furent arrêtés et exécutés. Ils furent inhumés dans la chapelle Bethléem, qui fut également durant cette période attaquée (sans succès) par les forces allemandes de Prague.

Jan Hus dut quitter Prague en raison de la répression, alors que la révolte grondait. Il put néanmoins ainsi diffuser ses opinions dans les campagnes.

De plus, Jan Hus avait également publié une lettre ouverte, en décembre 1412, à l'ensemble des seigneurs siégeant à la Diète, appelant au droit à la « libre prédication ».

Réfugié auprès d'eux, Jan Hus leur attribua le titre de « dëdic Království » (« héritier du royaume »), appelant directement à leur intervention :

« C'est pourquoi, bien-aimés seigneurs et héritiers du royaume tchèque, faites en sorte que de tels abus cessent et que la Parole de Dieu soit libre parmi le peuple de Dieu. »

Dans ce contexte, et alors qu'il y avait alors pas moins de trois papes en guerre les uns contre les autres, Jan Hus fit l'erreur d'accepter de prendre part au concile ecclésiastique de Constance, en Suisse.

Il ne représentait que des intérêts réformistes, dans le cadre d'un rapport de forces ; sa conception n'était subjectivement pas révolutionnaire, même si objectivement elle l'était largement de par ses conséquences.

Sûr de lui, avant de partir pour Constance, Jan Hus fit même afficher dans les rues de Prague des placards en trois langues, invitant à une joute oratoire quiconque voudrait le convaincre d'hérésie.

Mais malgré les promesses et un sauf conduit, Jan Hus fut immédiatement arrêté à son arrivée à Constance, enchaîné aux mains et aux pieds dans une tour ouverte aux vents, puis brûlé vif le 6 juillet 1415.

9. La tempête hussite

La mise à mort de Jan Hus fut un véritable détonateur. Lors de son procès à Constance, Jan Hus ne se rétracta jamais et il devint le grand martyr de la cause anti-Église en pays tchèque.

Lors de son procès, ce furent d'ailleurs 250 membres de la petite et moyenne noblesse qui protestèrent, puis un message de protestation avec 452 sceaux fut envoyé, expliquant que le procès était « une honte prolongée et une stigmatisation de la Bohême et de la Moravie ».

La condamnation de Jan Hus était un coup porté à la possibilité même pour la noblesse et la bourgeoisie tchèques de remettre en cause l'ordre féodal et surtout la très grande importance du clergé. C'était par conséquent inacceptable et Jan Hus avait fourni la possibilité idéologique de bouleverser la situation.

Sa lettre de « remerciement » (aux seigneurs Jean de Chlum et Wenceslas de Duba) était très parlante en ce sens :

« Je vous en conjure par les entrailles de Jésus-Christ, fuyez les mauvais prêtres mais chérissez les bons selon leurs œuvres, et autant qu'il est en votre pouvoir, ne permettez pas qu'on les opprime. C'est en effet pour cela que Dieu vous a donné le commandement. A mon avis, il y aura dans le royaume de Bohême une grande persécution contre ceux qui servent fidèlement, à moins que Dieu n'intervienne par l'intermédiaire des seigneurs temporels, qu'il a plus éclairés que les seigneurs spirituels dans sa Loi. »

Fort de cette légitimité, une partie significative de la noblesse passa dans le « hussitisme ». Cela lui permettait de remettre en cause la prétention de la royauté à instaurer la monarchie absolue et surtout de briser l'Église catholique et de s'approprier ses propriétés.

La situation était urgente pour la noblesse : entre 1350 et 1419, la part dans la possession des châteaux forts passa de 25 à 33 % pour le

roi, de 51 à 44 % pour la haute noblesse, de 18 à 16 % pour la petite noblesse, de 6 à 7 % pour l'Église.

Une grande figure hussite fut alors Nicolas de Dresde. En hiver 1411-1412, l'inquisition de Dresde avait pourchassé un groupe de maîtres et d'étudiants allemands, qui se réfugièrent à Prague.

Parmi eux, Nicolas de Dresde, en fait issu d'une famille allemande de Prague, qui à la suite de la mort de Jan Hus se lança dans la bataille prônant le droit de prêcher pour les laïcs et les femmes, rejetant le rite de la messe comme une construction historique et critiquant les patriciens de Prague pour leur richesse et leurs comportements. Son action était donc uniquement anti-catholique et anti-allemande.

Nicolas de Dresde remettait également en cause les constructions idéologiques de l'Église catholique : il rejetait le purgatoire, la confession auriculaire et le serment.

Et devant mettre en avant une démarche religieuse pour les besoins de la noblesse et de la bourgeoisie, il mettait en avant une sorte d'Église décentralisée, dans l'esprit de John Wyclif et de la Réforme en général : il devait y avoir le droit de prêcher non pas par le sacerdoce, mais uniquement par une conduite conforme à l'évangile, de plus les prêtres devaient mettre leur bien en communautés.

C'était là conforme à la synthèse de Jan Hus, qui revendiquait la licence pour le peuple de contrôler ses supérieurs en se fondant sur la Bible et la raison, la sécularisation des biens du clergé, la liberté de l'information.

Mais Nicolas de Dresde était également porté par le mouvement populaire, appui fondamental de la remise en cause de l'Église.

En 1403, en plein prêche dans son église, Nicolas de Dresde avait pointé du doigt des riches commerçants et annonça : « Ou bien ces fils du mal seront châtiés par Dieu, ou bien leur propre valetaille les immolera. Leur tête roulera dans le sang ! », puis expliqua alors que les

commerçants visés se levaient pour quitter l'église après cela : « Voyez, mes très chers, le diable en personne les emmène hors du sanctuaire ! »

Il opposait la vie dissolue du clergé à la vie simple des apôtres, faisant porter à travers la ville des images illustrant cette comparaison. Sa prédication avait pris un tournant social. De ce fait, il fut contraint à l'exil, afin d'être finalement capturé, puis brûlé vif en 1417.

Ses positions n'étaient pas conformes aux besoins de la noblesse hussite. Le mouvement hussite dans sa version noble était dirigé à la fois contre les prélats et les patriciens, c'est-à-dire d'un côté contre les hauts représentants de la papauté, et de l'autre contre les forces féodales directement liées aux pays allemands.

Ce n'était pas une remise en cause du féodalisme en général. Sur 90 grandes familles féodales, 27 étaient d'ailleurs au sein de la coalition hussite. L'une des figures hussites significatives fut Cenek de Vartenberg, le grand burgrave de Prague, connétable de l'armée du pays, grand propriétaire terrien, gérant qui plus est la plus grande seigneurie de Bohême, celle d'Oldrich de Rozberk encore mineur.

Ce fut Jakoubek de Stribro qui devint le chef du camp hussite à la mort de Nicolas de Dresde, donc de 1417 à 1419, moment où le camp hussite se scinda. Lors de l'insurrection populaire du 30 juillet 1419, il recula en effet, n'osant assumer le nouveau cap pris par le mouvement.

Jakoubek de Stribro avait fait communier ses paroissiens sous les deux espèces (le pain et le vin et non pas le pain seulement comme dans le catholicisme romain, d'où le calice comme symbole), en octobre 1414; ce fut à l'époque considéré comme un événement majeur du hussitisme.

Il était une figure religieuse dans l'esprit de la Réforme, avec une ligne minimaliste, avec comme exigences la sécularisation des biens du clergé par le bras séculier, la simplification des

cérémonies et du rite de la messe, la traduction des textes liturgiques latins en tchèque, la communion sous les deux espèces pour les laïcs et les enfants.

Mais, parallèlement, les masses s'étaient mises en mouvement, tant la bourgeoisie que la plèbe. A Plzen, le prédicateur Vaclav Koranda avait mené les gueux et les petits artisans à l'assaut des couvents, finissant par même prendre le contrôle de la municipalité. Entre 1416 et 1419, les bourgeois et les pauvres des villes s'étaient unifiés pour mener des actions similaires à Klatovy, Zatec et Domazlice.

La tension grandissait, et le hussitisme finissait même par atteindre deux régions françaises : en Picardie, où il se maintint en tant que tel jusqu'à la fin du XVe siècle, et en Provence-Dauphiné.

Au début de 1419, le pouvoir royal était donc ébranlé par la noblesse hussite et, alors, la réaction catholique tenta de s'affirmer en force. Les églises de Prague occupées par les hussites depuis 1415 furent « libérées », alors que la noblesse rebelle était poussée à rentrer dans le rang.

Il était cependant trop tard : les masses s'étaient mises en branle.

10. Soulèvements plébéen et taborite

Dans les campagnes, le processus de diffusion des idées hussites prit davantage de temps qu'en ville, en raison du manque de communication et des efforts de la réaction pour empêcher le mouvement d'éclorre.

Le mouvement lancé était cependant irréversible, et à partir du printemps 1419 des rassemblements se firent sur les collines et les hauteurs, à l'appel des prédicateurs. Les monts et les collines sont en effet présentés dans la Bible comme des points de jonction, d'où le fait que des édifices religieux y sont également

construits.

Des milliers de personnes se rencontrèrent et s'unirent, et le premier très grand rassemblement « taborite » eut lieu le 22 juillet 1419 sur le mont Burkovak, à 120 km de Prague, avec 40 000 personnes.

L'endroit fut appelé « Tabor », en référence à la transfiguration du Christ censée s'être déroulée au Mont Tabor, près du lac de Tibériade en Palestine. Voici comment cela est présenté dans *l'Evangile* selon Saint Matthieu :

« Six jours après, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques, et Jean, son frère, et il les conduisit à l'écart sur une haute montagne.

Il fut transfiguré devant eux ; son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la lumière. Et voici, Moïse et Élie leur apparurent, s'entretenant avec lui.

Pierre, prenant la parole, dit à Jésus : Seigneur, il est bon que nous soyons ici ; si tu le veux, je dresserai ici trois tentes, une pour toi, une pour Moïse, et une pour Élie. Comme il parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit.

Et voici, une voix fit entendre de la nuée ces paroles : celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection : écoutez-le ! Lorsqu'ils entendirent cette voix, les disciples tombèrent sur leur face, et furent saisis d'une grande frayeur.

Mais Jésus, s'approchant, les toucha, et dit : Levez-vous, n'ayez pas peur ! Ils levèrent les yeux, et ne virent que Jésus seul. »

Une autre colline fut nommée de manière similaire « Oreb », près de Trebechovice, en Bohême orientale. Les prêcheurs affirmaient qu'il fallait fuir Babylone, que les élus se concentreraient sur les collines, se défendant face aux forces de l'antéchrist.

Un chant populaire se diffusa un peu plus tard lorsque les événements auront bouleversé la donne :

« Debout, debout, grande cité de Prague! Avec tous les loyaux sujets de

Bohême, l'ordre des chevaliers, tous ceux qui portent les armes,

dresse-toi contre le roi de Babylone [=l'empereur Sigismond de Luxembourg] qui menace la commune de Prague, cette (nouvelle) Jérusalem, et ses nombreux fidèles. »

Le dimanche suivant le grand rassemblement sur le Mont désormais appelé « Tabor », la nouvelle s'était répandue dans Prague, dont le cœur révolutionnaire avait changé d'endroit.

A Prague, la chapelle de Bethléem avait en effet désormais comme prêcheur Jakoubek de Stribro, un élève de Jan Hus ayant pris le relais, avec une ligne modérée.

Avec la mise en branle des masses urbaines, ce fut alors l'église Notre-Dame-des-Neiges, dans la partie la plus récente de la ville, qui devint le pôle de radicalité, avec comme prêcheur Jan Želivský, s'affirmant comme disciple de Nicolas de Dresde, qui avait assumé une ligne populaire-révolutionnaire.

Chassé de sa paroisse début 1419, pour avoir pratiqué la communion sous les deux espèces, Jan Želivský avait trouvé refuge à Notre-Dame-des-Neiges, dont le responsable avait rejoint le hussitisme en 1415.

Inspiré par les *Evangiles* et *l'Apocalypse*, Jan Želivský prêcha six mois pour la plèbe, peuple de mendiants, d'artisans déclassés, de valetaille.

Jan Želivský fondait ses prêches sur *l'Apocalypse* de Saint-Jean ; il assimilait les prélats, les seigneurs et les patriciens à l'Antéchrist, avec des prédications qui avaient un écho formidable.

Voici le contenu très représentatif de la pensée de Jan Želivský, avec un extrait de son sermon du 19 avril 1419 :

« Mais les apôtres ne firent pas de choses pareilles, ni avant ni après, car ils vivaient du travail de leurs mains et de la prédication de *l'Evangile*.

Simon Pierre leur dit : Je vais pêcher. Ils lui dirent : Nous allons aussi avec toi (Saint Jean, XXI, 3).

Car toutes les fois qu'un bon chrétien propose quelque bonne chose, les autres le suivent en cela. Ils y allèrent donc aussitôt ; et ils entrèrent dans une barque, mais ils ne prirent cette nuit-là.

La nuit signifie le vice, et ce d'autant plus que nous avons à l'esprit cette nuit de l'Antéchrist où nous vivons pour lors. Tout chrétien doit gagner sa subsistance à force de travail.

Ils mentent donc, les papes et les moines mendiants, quand ils se prétendent les successeurs des apôtres.

Mais pourtant les apôtres travaillaient de leurs mains et peinaient avec le peuple. Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus (voir le second épître aux Thessaloniens, III, 10).

Aujourd'hui, tous les courtisans et laquais et prêtres enrichis, pasteurs de l'autel et chanoines aspirent à une vie de paresse. »

Une semaine après le premier grand rassemblement taborite, le 30 juillet 1419, des masses vinrent s'assembler auprès de lui en étant munis de glaives, de javelots, de massues, Jan Želivský prêchant sur la multiplication des pains, faisait un sermon, affirmant : « O, que Prague serve en cet instant de modèle à tous les fidèles non seulement en Moravie, mais aussi en Hongrie, en Pologne et en Autriche. Et qu'ainsi la parole de Dieu prenne de Prague son envol à travers le monde ! »

Reprenant l'affirmation de la nécessité de travailler pour gagner son pain, il développe la thèse hussite selon laquelle toute personne a accès au pain du sacrement :

« Et que dois-je dire du pain du sacrement ?! Certes, tous ceux qui travaillent à des choses inutiles mangent le pain sans le mériter.

Ils ne sont point dignes du pain, ceux qui font commerce le jour du Seigneur ; ils ne sont point dignes du pain, ceux qui convoitent une bouchée pécheresse ; ils ne sont point dignes du pain, ceux qui dans leurs actions négligent le bien général, qu'ils soient rois ou princes, magistrats sous serment ou autres fainéants de la cour que le travail dégoûte et qui se pavanent dans un luxe pour lequel d'autres ont à grande douleur trimé.

Ne sont pas non plus dignes du pain

tous ces prélats qui ne travaillent pas avec le peuple selon l'ordre de l'*Évangile*, lors même qu'ils se donnent bien du mal pour plumer les uns et les autres (...).

Et que me faut-il dire des moines et des nonnes ? Ils ne travaillent à rien d'utile, ne s'occupent qu'à des futilités. Or, Dieu ne rassasie que ceux qui le suivent en foule. »

A l'issue du sermon un cortège se forma, remontant la ville jusqu'à l'église Saint-Étienne dont le curé fut chassé. Jan Želivský reprit alors son sermon, puis le cortège repartit jusqu'à l'hôtel de ville, où étaient emprisonnées des personnes ayant communiqué sous les deux espèces.

Devant le refus de les libérer, les masses prirent d'assaut l'hôtel de ville, défenestrant le bourgmestre, l'officier de justice et des gardiens. Ce fut l'acte fondateur de la tempête hussite et de la révolution taborite.

Les événements s'enchaînèrent alors : lors du grand rassemblement de la Sainte Madeleine (22 juin 1419), Prague donna le signal de la révolution. Le 16 août, Venceslas IV meurt, choqué par le déroulement des actions hussites.

Le 17 septembre, un manifeste populaire appela à un rassemblement du 30 septembre. Fin septembre furent mises en place les « Quatre articles », avec la participation de Jan Želivský.

Ces « Quatre Articles de Prague » furent écrits simultanément en latin, en tchèque, en allemand et en magyar. Les exigences étaient les suivantes: la liberté de prêcher la parole de Dieu dans le royaume, la communion sous les deux espèces pour tous les fidèles et ce sans distinction d'âge ni de rang, la sécularisation des biens-fonds du clergé (soit au moins un tiers des terres cultivables de Bohême, aux mains de l'Église), le châtement des péchés mortels publics.

Le 25 octobre à Prague, les hussites s'emparèrent du Vysehrad, la seconde place forte de la ville. Entre le 4 et 10 novembre, le

gouvernement de la reine régente fut renversé par la milice pragoise aidée des taborites campant aux portes de la ville.

L'empereur, intéressé par la mise de côté du clergé mais pas par le renforcement de la noblesse, tenta de gagner du temps par une trêve ; inversement, le 1er mars 1420, le pape Martin V rédigea la bulle *Omnium Plasmatoris Domini*, appelant à la croisade de tous les catholiques contre les hussites.

En juillet 1420, la première croisade anti-hussite fit le siège de Prague, dont la résistance fut organisée par Jan Želivský ; la ville fut également aidée par les Taborites, et les forces impériales furent repoussés le 14 juillet 1420.

La noblesse s'empara massivement des propriétés du clergé, alors que les forces urbaines faisaient de même. Les positions de l'Église catholique s'étaient effondrées.

11. La guérilla des charriots

L'organisation militaire hussite s'appuya principalement sur une grande figure : Jan Žižka (environ 1360-1424).

Ayant fait ses armes en Pologne, sous le condottiere morave Jan Sokol de Lamberk, il était retourné à Prague et avait été nommé chambellan de la reine. En 1419, il avait pris part à la journée du 30 juillet et était devenu chef des armées hussites dès novembre 1419, volant de victoire en victoire avant de mourir de la peste bubonique en 1424.

C'est sa direction de l'utilisation de charriots par les masses en guerre qui fut l'un des phénomènes ayant le plus frappé lors des guerres hussites.

La tactique militaire organisée par Jan Žižka consistait en des manœuvres rapides d'une infanterie munie d'arquebuses et de canons, et bien entendu également de fléaux issus de l'agriculture pour les paysans, qui utilisaient des

charriots pour le transport et pour la protection.

La ligne était alors de pratiquer un tir concentré, d'être mobile et de viser la contre-attaque après que l'ennemi ait tenté de percer le barrage des voitures.

L'armée hussite était extrêmement mobile et accordait une grande importance à la localisation de ses troupes dans un combat.

Cela nécessitait une discipline de fer bien entendu, qui fut établi en 1423 par Žižka dans un code militaire.

De plus, l'armée hussite avait organisé des communes, corps consultatifs où les soldats pouvaient exprimer leurs avis ; aux cotés des communes de chevaliers et de bourgeois, il y avait ainsi une commune de « travailleurs ».

Le moral des troupes était ainsi au plus haut ; d'autant plus que les « soldats de Dieu » étaient encadrés par des prêcheurs, motivant les troupes et rappelant les objectifs recherchés.

Jan Žižka était hautement apprécié ; après sa mort, la « légende » veut que ses soldats – qui s'appelèrent alors les « orphelins » - avaient constitué un grand tambour constitué de sa peau.

Et les chants jouaient un grand rôle lors des affrontements, pour élever le moral, mais également pour faire passer des messages tactiques en pleine bataille.

Voici quelques couplets de la chanson guerrière des Taborites :

« Vous qui êtes les combattants de Dieu,
et de sa loi,
Dieu suppliez pour qu'il vous aide
et en lui espérez,
car avec lui toujours l'emporterez!

Christ vous vaut bien que dam ayez :
cent fois plus vous promet.
Qui pour lui donne sa vie
aura l'éternité.

Heureux les morts pour la vérité !

Ce Maître ordonne : point de crainte
n'ayez
de ceux qui tuent le corps.
Il commande d'offrir sa vie
pour l'amour du prochain

Ça, donc, archers, piquiers
de l'ordre chevaleresque,
porte-fléaux, pertuisaniers
de peuple forts divers,
que chacun songe au Maître, à ses
largesses!

(...)

Tout le mot d'ordre retenez,
lequel vous fut donné.
Et vos hetmans regardez
et l'un l'autre vous secourez.
Veille chacun et tienne ferme son rang!

Et puis allègrement clamez:
Oh! Sus! Contre eux! Contre eux!
Votre arme étreignez
et criez: Notre Maître, c'est Dieu! »

Cette sorte de guerre populaire avant l'heure est culturellement – historiquement formidable.

12. L'effervescence populaire taborite

Tabor comme lieu de rassemblement de masse fut le lieu d'une effervescence sans pareil. Les prêcheurs populaires-révolutionnaires avaient réussi à synthétiser une ligne pour mobiliser les masses.

L'objectif révolutionnaire était clair, et ce d'autant plus que la contre-révolution était d'une grande force. Cela produisit en réaction une grande élévation du niveau politico-militaire des masses taborites.

Ainsi, Tabor disposait de chefs militaires

brillants : Jean Zizka , Nicolas de Hus, Jean Hvezda, Bohuslav de Svamberk. A côté de la ville de Tabor proprement dit, des places fortes lui étaient directement liées: Tabor, Písek (où résidait d'ordinaire leur évêque Nicolas de Pelhrimov), Vonany, Klatovy, Sobeslav.

Tabor connaissait ainsi une grande dynamique culturelle ; si d'un côté les textes sur la Bible écrits par les docteurs universitaires étaient catégoriquement rejetés, une énorme attention était accordée aux études de la Bible, aux discussions, etc.

Tous les témoignages sur les taborites racontent une énorme attention à la culture, aux bibliothèques, etc. Des écoles étaient ouvertes pour tous et toutes, il n'y avait pas de distinction arbitraire. De fait, l'illustre pédagogue tchèque Comenius, du XVIIe siècle, qui voulait apprendre tout à tous, se situera dans la tradition culturelle ouverte à Tabor.

Voici également comment Laurent de Brezova, un hussite modéré et critique des taborites, raconte leur culture:

« Lorsque ces exercices spirituels étaient terminés, on allait restaurer ses forces en plusieurs endroits du plateau destinés à cet usage. Là on prenait part à un banquet où régnaient non pas la luxure, la débauche, la frivolité ou la dissipation, mais l'amour fraternel et le désir de mieux servir le Seigneur.

Ils s'appelaient entre eux frères et soeurs, le riche partageant avec le pauvre la nourriture que l'on avait préparée. Les boissons fermentées étaient interdites. La danse, les dés, les boules et autres jeux n'étaient tolérés ni chez les adultes, ni chez les enfants.

Il n'y avait là point de rixes, ni de larcins; aucun air de flûte ou de vielle ne venait les distraire, comme dans les kermesses. Observant les moeurs des apôtres, ils n'étaient qu'un coeur, qu'une âme, qu'une volonté et leurs conversations roulaient uniquement sur le salut et sur le retour du clergé à l'église primitive. »

Parmi les valeurs des taborites, il constate:

« Le croyant n'est tenu d'ajouter foi à aucune autorité écrite, à aucune maxime des docteurs quels qu'ils soient, à l'exception de ce qui est explicitement contenu dans le canon biblique. Les ouvrages des maîtres sont des artifices de l'antéchrist et, comme tels, ils doivent être rejetés, anéantis ou brûler (...).

Il faut rejeter la confession auriculaire et n'en faire aucun cas. Les pécheurs – même les criminels – n'y sont pas tenus. Il suffit de se confesser mentalement à Dieu (...).

Il ne faut pas croire qu'il existe, après la mort du corps, un lieu de purification pour les âmes. Il est sot et vain de prier ou de faire des actes de dévotion pour les morts.

Les invocations, les prières vocales et mentales que l'on adresse aux saints de la patrie céleste pour requérir leur aide ont une saveur d'hérésie et d'idôlatrie.

Il est interdit, sous peine de se rendre coupable d'idôlatrie, de conserver des images ou d'autres similitudes des choses qui existent sur la terre ou dans le ciel. Chaque objet de ce genre sera détruit et livré aux flammes, car il est écrit dans le livre de l'Exode: « Tu ne te feras pas d'image ni de représentation. » (...)

Ces prêtres évitaient de célébrer la messe sur des autels consacrés parce que, disaient-ils, ces autels n'appartenaient pas à Dieu, mais au diable et aux idoles; ils n'avaient été consacrés à Dieu gratuitement, mais pour de l'argent acquis par la simonie, non pas en l'honneur de Dieu, mais en l'honneur d'un saint: il était juste, par conséquent, de les détruire.

Partout où cela leur était possible ils saccageaient ou incendiaient les sanctuaires, renversaient les autels ou en brisaient les coins, les rendant ainsi impropres à la célébration du culte.

Ils enseignaient aussi que les couvents sont des repaires de brigands et qu'ils n'ont pas été fondés en accord avec la loi du Christ: car le Christ a ordonné à ses disciples et, par leur intermédiaire, à tous les prêtres, d'aller par le monde prêcher et baptiser au nom du père, du fils et du saint souffle. Aussi les croyants sont-ils tenus de détruire ou de raser toutes les maisons de religieux, qu'elles appartiennent aux ordres mendiants ou aux ordres dotés, afin que les moines et les frères s'en aillent prêcher de par le monde.

»

Enea Silvio Piccolimini, de passage à Tabor et nullement favorable, raconte: « Sur la

porte extérieure de la ville, il y avait deux écussons. L'un figurait un ange tenant un calice, comme s'il voulait exhorter le peuple à communier sous l'espèce du vin. Sur l'autre était représenté Ziska, sous les traits d'un vieillard frappé de cécité. »

13. Le communisme taborite

Tabor, en tant que lieu d'effervescence populaire, disposait également d'une démarche communiste.

Dans les villes de Pisek, Wodnian et Tabor, des organisations communistes se développèrent, parvenant à prendre le pouvoir à Tabor. La région disposait d'une petite industrie aurifère et de tisserands ; les revendications communistes existaient dans la région depuis plusieurs années déjà.

Le communisme avait une forme millénariste (ou « chiliastes ») : la fin des temps avait comme contenu l'abolition des classes sociales, le collectivisme.

Dans les articles chiliastiques de Tabor de 1420, on peut lire :

« D'abord, qu'il y aura de notre temps la consommation des siècles, c'est-à-dire l'extirpation de tout le mal en ce monde. Aussi, que ce temps n'est plus le temps de la miséricorde et de la pitié, ni de l'indulgence envers les méchantes gens qui s'opposent à la loi divine.

Ce temps est désormais le temps de la vengeance et des représailles contre les méchants, par le glaive ou par le feu, en sorte que tous les adversaires de la loi de Dieu doivent être tués par le glaive ou le feu, ou mis à mort de quelque façon.

En ce temps, toute personne qui entendra cette parole du Christ, donc aussi ceux qui sont de Judée, devront courir au sommet des montagnes, et ceux qui ne sortiront pas des villes et des villages et des lieux enclos pour aller sur les montagnes ou à Tabor, tous ceux-là commettront un péché mortel. »

On lit aussi :

« Les frères taborites doivent, par le fer et par le feu, tirer vengeance des ennemis de Dieu et de toutes les cités, villages et hameaux. Les frères de Tabor sont le corps dont il est dit : n'importe où ce corps sera, là l'aigle lui-même se posera. Il est écrit de ces frères : tout lieu que votre pied foulera sera vôtre, car vous avez abandonné peu pour récolter beaucoup. »

La religion, en tant que telle, n'a plus de place, car la communion avec Dieu devient directe :

« Toute église, chapelle ou autel édifié en l'honneur du Seigneur Dieu ou de n'importe quel saint doit être détruit ou brûlé comme servant l'idolâtrie. Toute maison d'un curé, chanoine, chapelain ou toute autre maison sacerdotale doit être abattue ou incendiée. »

Le collectivisme est la démarche qui commence immédiatement :

« De même qu'à Hradiste ou à Tabor, rien n'est mien et rien n'est tien, mais tout est propriété commune, de la même façon tout doit appartenir à tout le monde en commun et nul ne doit rien posséder en propre ; car qui a quelque chose à lui commet un péché mortel. »

Si la plèbe de Prague appréciait Tabor et si sa formation eut un écho formidable une semaine après, la bourgeoisie et la noblesses hussites considéraient la position taborite comme insupportable.

Elle exigea une « disputatio » le 10 décembre 1420, pour que les taborites s'expliquent sur 76 points considérés comme « hérétiques ».

En réalité, la logique taborite allait dans le sens de l'abolition de la féodalité la plus complète ; c'était inacceptable pour la noblesse, mais également pour la bourgeoisie qui entendait développer le capitalisme, et même

pour une partie des artisans et commerçants, liés aux couches supérieures de Prague consommant nombre d'objets de luxe.

Le principe d'une « caisse commune » et de l'abolition de la propriété privée telle que pratiquée à Tabor se heurtait directement à la nature de classe des couches dominantes à Prague.

Cependant, une caisse commune n'était possible que si la production était organisée en commun. En pratique, seule la consommation pouvait être commune, et encore y avait-il d'abord une consommation familiale, puis ce qui était en surplus était donné à la caisse commune.

En conséquence, l'aile radicale exigea l'abolition de la famille, afin que l'unité la plus complète soit effectuée.

Dans la logique du communisme primitif qui était formulé ici, tout homme devenait Adam et toute femme devenait Ève, il n'existait plus de « péché ». Deux conceptions conjugales dominaient alors par ailleurs chez les communistes taborites : l'union libre ou bien le couple avec possibilité de séparation.

Le terme « adamite » finit par désigner ce courant, également parfois appelé Picard, des familles picardes ayant cette conception s'étant réfugiées en Bohême quelques années auparavant.

Les « adamites » ne se promenaient sans doute pas « nu », vu les conditions climatiques de la Bohême, mais en tout cas ils affirmaient le caractère « pur » de leur démarche, considérée comme conforme à l'abolition des valeurs de la période précédente, de par la fin des temps.

Cependant, cette démarche niant le développement de l'individu, pour retourner au communisme primitif, ne pouvait pas être acceptée par les masses taborites. Les adamites ou picards restèrent à la marge du mouvement, tout en étant le pôle le plus radical.

Les larges masses, cependant, ne pouvaient

pas historiquement assumer des exigences conformes à un mode de production déjà dépassé, ou pas encore atteint. La consommation collective exigeait une production collective impossible encore historiquement.

14. Écrasement du communisme taborite

Les Taborites les plus radicaux ne disposaient pas d'un mode de production adéquat par rapport à leurs exigences. S'ils anticipaient le communisme futur, leur démarche revenait cependant à se précipiter dans le passé, dans un égalitarisme étant celui du premier christianisme, dans l'esprit du communisme primitif.

Cette situation d'arriération bloquait la compréhension de la lutte des classes, alors qu'inversement les artisans, les bourgeois et les hobereaux (la petite noblesse, les chevaliers) savaient se montrer indispensables, de par la production proposée, la capacité culturelle à organiser ou encore le savoir-faire militaire.

Ainsi, le programme taborite d'abolir le servage et les privilèges aristocratiques, de supprimer le pouvoir royal, la mise en commun de tous les biens de consommation, se voyaient irréalisables pratiquement, et inversement un danger pour les couches non populaires composant le mouvement.

Tant la noblesse que la bourgeoisie, mises de côté par le flot paysan et plébéien du début du mouvement, ne pouvaient tolérer l'affirmation social-révolutionnaire taborite. La noblesse était une composante de l'aristocratie, remettre l'ordre féodal en cause lui était impossible.

Et la bourgeoisie n'était pas assez développée pour imaginer un cheminement indépendant de la noblesse en elle-même.

C'est en ce sens qu'il faut comprendre qu'en décembre 1420, des théologiens convoqués à

l'hôtel du grand maître de la monnaie condamnèrent 72 propositions des prédicateurs taborites.

Jan Žižka procéda pour cette raison à l'écrasement au sein de ses propres troupes des fractions les plus révolutionnaires, organisées autour du prêcheur Antoch.

Puis, il mena une opération contre Tabor, écrasant les forces populaires révolutionnaires, mettant sur le bûcher soixante de leurs cadres à Klokoty. Il traqua les dernières structures adamites, organisant la mort par le glaive ou par le feu.

Sur le plan idéologique, il fallait également une distinction, et la fraction hussite conservatrice mit en avant le refus du caractère sacré du sacrement de l'autel par les hérétiques ; de fait, la fraction populaire-révolutionnaire entendait abolir le principe d'église en tant que tel.

Martin Huska, le dirigeant de la fraction populaire-révolutionnaire de Tabor, avait ainsi constaté que le sacrement de l'autel pouvait moisir, etc., et par conséquent que cela ne pouvait être considéré comme sacré.

La fraction populaire-révolutionnaire procédait à une remise en cause générale du christianisme dans sa forme organisée à l'époque des âges roman et gothique, et cela allait trop loin pour la fraction hussite conservatrice.

Martin Huska tenta par la suite de rejoindre un Nouveau Tabor fondé en Moravie, près de Nedakonice, sur la rivière Morava, qui fut lui-même vite écrasé. Il fut cependant capturé en route, torturé à de nombreuses reprises, sans se repentir pour autant et il fût finalement mis au bûcher le 21 août 1421, de manière discrète afin d'éviter un soulèvement populaire à Prague.

L'écrasement des forces communistes paysannes mit sur le devant de la scène à Tabor les artisans et la petite-bourgeoisie, dans une cité nouvelle sans patriciens ni grands bourgeois.

Toute conception communiste fut écrasée et les Quatre articles de Prague furent renforcés dans un sens bourgeois populaire, avec le droit de sanctionner les péchés accordé à tout membre de la confrérie de Tabor, et non plus seulement aux personnes désignées par les autorités.

15. Ecrasement du mouvement plébien pragois et succès hussites

L'une des grandes faiblesses de la révolution taborite est de ne pas avoir su se lier aux gueux des villes. Mais, après l'écrasement du communisme taborite, Jan Žižka put réussir à collaborer avec Jan Želivský afin de combattre les villes de Bohême encore contrôlées par le patriciat et le haut clergé.

Le grand succès de l'opération amena la naissance de deux structures étatiques :

- la Fédération urbaine pragoise, conduite par Jan Želivský et regroupant les 21 principales villes de Bohême (Prague, Beroun, Slany, Louny, Kadan, Chomutov, Litomerice, Bela pod Bezdzem, Melnik, Kostelec nad Labem, Cesky Brod, Kourim, Nymburk, Kolin, Kutna Hora, Caslav, Chrudim, Vysoké Myto, Policka, Litomysl, Jaromer, Dvur Kralove) ;

- la Fédération urbaine taborite, avec des villes du Sud et de l'Ouest : Tabor, Pisek, Prachatice, Susice, Horazdovice, Klatovy, Domzlice.

Si la Fédération urbaine pragoise était la structure la plus puissante, Jan Žižka était le grand chef militaire. Il sauva la situation à Zatec et il organisa la victoire sur l'empereur Sigismond, qui avait momentanément repris Kutna Hora.

Devenu aveugle après la perte de son seul œil (il était borgne depuis la jeunesse), il devint une véritable légende.

Cette situation de stabilité provoquée par la

victoire sur les croisades catholiques amena la bourgeoisie à faire à Prague ce qui avait été réalisé à Tabor, mais elle était face à un obstacle : le mouvement dirigé par Jan Želivský.

Faisant partie du conseil des Vingt nommés pour la Diète afin de gouverner le royaume de manière provisoire, Jan Želivský était le dirigeant plébéien de la capitale.

Il avait en effet banni de Prague les derniers patriciens et fait procéder à de nouvelles confiscations, il avait mené un soulèvement populaire le 30 juin 1421, modifiant la composition du conseil municipal de la vieille ville.

Et lorsqu'en septembre les croisés menèrent l'offensive depuis la Silésie, beaucoup de nobles se rallièrent à eux ; en réponse, Jan Želivský instaura la dictature militaire le 19 octobre 1421, afin de contrer une alliance des nobles hussites et catholiques.

La situation devenait intolérable pour la bourgeoisie qui voyait la fraction populaire-révolutionnaire urbaine se renforcer toujours plus.

Jan Želivský fut ainsi attiré dans un guet-apens à la mairie de la Vieille Ville et massacré le 9 mars 1422, la nouvelle n'étant pas répandue afin d'éviter un soulèvement populaire.

Avec le meurtre de Jan Želivský, la fraction hussite-conservatrice avait le champ libre, car l'idéologie populaire-révolutionnaire n'était pas cimentée, pas synthétisée ; elle pouvait par conséquent assumer entièrement le nouvel État, qu'il était également désormais possible d'unifier.

Lors de la diète de Caslav, réunie en juin 1421, vingt personnes furent ainsi chargées de gouverner provisoirement le pays : huit représentants de la fédération urbaine dont quatre bourgeois pragois, deux délégués de Tabor et encore s'agissait il des responsables militaires Jan Žižka et Zbynek de Buchov, et enfin cinq seigneurs et cinq chevaliers.

De son côté, la noblesse hussite tentait de négocier avec les seigneurs catholiques ; inversement, la bourgeoisie tentait de maintenir un rapport de force suffisant afin de maintenir ses positions, tout en acceptant le principe de négociation.

Les forces représentées par Jan Žižka, par contre, formaient une alliance artisans-petite noblesse avec un appui paysan ; ces classes n'avaient pas intérêt à un compromis. Jan Žižka allait dans le sens de l'union de cette alliance avec la bourgeoisie, à la fois contre les forces populaires-révolutionnaires radicales et contre les Pragois soupçonnés de collusion avec la noblesse catholique.

C'est également cette ligne intermédiaire qui fera que le révisionnisme en Tchécoslovaquie mettra en avant Jan Žižka comme le grand héros national, aux dépens des Taborites et surtout des Adamites – Picards, c'est-à-dire des communistes utopistes.

Jan Žižka rejoignit alors en Bohême orientale une nouvelle confrérie, les Orébites (du Mont Oreb formé parallèlement au Mont Tabor lors de la première vague révolutionnaire), ainsi qu'un Petit Tabor, dans la cité de Hradec Kralové.

Puis, il mena l'offensive contre Prague, afin d'écraser, lors de la bataille de Malesov en 1424, les seigneurs hussites et catholiques, obligeant la fédération urbaine à se rallier à lui. Jan Žižka décéda cependant le 11 octobre 1424.

A la mort de Jan Žižka, les Orébites prirent le nom d'orphelins, entrèrent en concurrence avec les taborites, ce qui manqua même de se transformer en guerre ouverte (paix de Vrsovice en 1425). Ce fut alors Procope le rasé – il ne portait pas de barbe, contrairement à ce qui était courant dans le mouvement – qui succéda à Jan Žižka.

Avec un quartier général à Kutna Hora, il parvint à unifier face à l'ennemi les troupes taborites, des orphelins et des troupes pragoises lors de l'écrasement de la croisade

conduite par le cardinal anglais Henry de Winchester. Les forces catholiques avaient alors tenté d'utiliser également des chariots, au nombre de 10 000, mais cela ne suffit pas face à la détermination hussite.

Par la suite, Procope le rasé participa aux négociations avec les forces catholiques à Presbourg / Bratislava, exigeant de l'empereur Sigismond l'application des Quatre articles de Prague, et expliquant :

« Les Tchèques ont tiré l'épée pour défendre les vérités de Dieu et ils ne la remettront au fourreau qu'après avoir gagné tout le monde à ce programme. »

Devant le refus catholique, l'armée hussite pris les devants, et à partir de 1426 elle franchit les frontières, attaquant les pays allemands, l'Autriche, la Hongrie, empêchant de nouvelles croisades et affaiblissant la féodalité dans les pays voisins, avec également une large propagande.

La Hongrie était un bastion catholique, avec également la Bohême du Sud où la ville de Budejovice et les grands domaines des seigneurs Rozmberk présentaient une grande menace militaire, associée à la ville fortifiée de Plzen, ainsi qu'aux villes fortifiées de Moravie telles qu'Olomouc, Jihlava, Znojmo et Brno.

Lors des invasions hussites, les cures, les monastères, les églises et les manoirs étaient systématiquement visés, avec la recherche de l'appui des paysans ; l'armée hussite parvint à contrôler toute la Silésie.

Lorsque les patriciens allemands de Breslau envoyèrent des troupes contre la pénétration hussite dans cette dernière région, celles-ci refusèrent de se battre, alors qu'un grand nombre de valets de fermes et de paysans allemands passèrent dans le camp hussite.

La Chanson sur la victoire de Domazlice, composée en 1431 par Laurent de Brezova, témoigne de l'esprit conquérant et universaliste

de l'imaginaire hussite :

« Et alors l'épée se changera en charrue

et en faucille le javelot, Dieu l'a promis,

les armes ensuite seront fondues en cloches qui nous salueront.

Plus nation le glaive ne brandira,

plus guerre à sa voisine ne fera,

car de paix jolie et de vie côte à côte

s'iront tous avec tous réjouissant. »

16. L'effondrement faute de direction révolutionnaire

L'Église catholique était une force développée, avec un parcours historique profond ; elle tenta ainsi de se montrer plus habile que les forces nouvelles, en appuyant autant que possible l'opportunisme.

Elle louvoya autant que possible et appuya la noblesse hussite, qui était prête à abandonner les Quatre articles de Prague, à part la communion sous les deux espèces.

Celle-ci fit en sorte de mettre la bourgeoisie pragoise sous sa coupe, et d'étouffer la fraction de Procope le rasé, qui sans la base populaire-révolutionnaire ne possédait de toutes manières plus de dynamique en termes d'orientation.

L'Église catholique admit tout d'abord, lors d'une rencontre entre délégués du concile et délégués des partis hussites, à Cheb en mai 1432, que l'autorité suprême lors des discussions ne serait pas le concile lui-même, mais la Bible.

C'était la première fois que l'Église catholique reconnaissait une « hérésie » comme ayant une dimension relevant de la discussion ; cependant, c'était fait dans un esprit tactique.

C'était une manière de scinder les hussites, et de fait Procope le rasé fut relevé de son poste de commandement, alors que les masses organisées en armée permanente perdaient

toujours plus leur lien avec leur origine sociale et devenait corruptible à l'attrait des pillages.

Les longues campagnes faisaient en effet que des familles entières se mettaient en branle, combattant telles des tribus restant toujours ensemble, alors que dans les bases une partie restait afin de produire dans les champs.

La guerre de 1419-1434 avait enrichi les fournisseurs de l'armée et une bourgeoisie se formait, avec à la fin des patriciens de Tábor étant seigneurs de 130 villages.

Karl Kautsky note ainsi de manière correcte concernant la question de la direction révolutionnaire :

« Les communistes de Tabor n'avaient jamais été qu'un petit morceau du Parti démocratique, qu'on nommait les taborites.

Ils étaient la composante la plus énergique, la plus sans compromis, à tout niveau ceux qui allaient le plus loin et de loin les plus efficaces militairement.

Mais les masses, qui appartenaient à ce parti, étaient des petits-bourgeois urbains et des paysans, pour qui le programme communiste était sans importance. Plus la guerre durait longtemps, plus ces éléments en souffraient. »

A côté de cela, l'aristocratie essayait de remettre le trône de Bohême à la Pologne (que les « Orphelins » aidèrent face aux chevaliers teutoniques) ou la Lituanie, deux puissances relativement indépendantes du pape alors ; l'esprit de compromission grandissait de plus en plus.

L'Église catholique pesa de tout son poids pour un accord secret entre la noblesse hussite et la noblesse catholique, pour faire en sorte d'aider secrètement le bastion catholique de Plzen pour qu'il ne tombe pas face aux taborites et aux orébités.

L'évêque de Tabor, Nicolas Biskupec, constatait alors :

« Comme nous l'avons appris au sujet de plus d'un, au temps où ils étaient pauvres, jamais ou fort rarement ils n'acceptaient de rester au repos dans la tranquillité de leurs foyers citadins, disant : je ne manquerai pas une bataille, j'irai toujours en découdre !

Mais à peine ont-ils réussi à garnir de pièces d'or leurs escarcelles, leurs bourses et leurs sacs que voilà quittant l'armée à la première occasion, ils flânent sans rien faire, se montrent amateurs de banquets, s'enivrent, revêtent de somptueux costumes, se marient et ne sont plus que jouisseurs gras à lard. »

Ainsi, l'union de l'aristocratie catholique et hussite, rejoint par la Moravie, la vieille ville de Prague, Kuttentberg, la ville de Plzen qui était le bastion catholique, la ville de Melnik, réussit son pari d'unification contre la nouvelle ville de Prague, les orébités et les taborites.

L'Unité seigneuriale occupa la ville de Prague le 9 mai 1434, puis au moyen d'une armée composée notamment d'aides de camp de Jan Žižka retournés, écrasa les troupes de Procope le rasé lors de la bataille de Lipany, le 30 mai 1434, au moyen de 25 000 mercenaires massacrant 13 000 combattants taborites et orebités, brûlant vif les prisonniers entassés dans des granges.

La trahison du chef de la cavalerie, Johann Čapek, joua un rôle déterminant dans la défaite. Mais l'incapacité du cœur démocratique du mouvement à se développer fit que la force idéologique taborite s'était terriblement affaiblie ; l'opportunisme et le carriérisme avaient corrompu le mouvement, comme le prouvait la présence d'anciens taborites dans le camp ennemi.

Voici la dernière lettre de Procope le rasé, envoyé à Prokupek, le « hetman » (dirigeant militaire) des Orphelins :

« Que Notre Seigneur Tout-Puissant, qui ramène l'éclaircie après les bourrasques et la consolation après les chagrins, soit avec toi, frère en Christ à moi cher entre tous !

Sache qu'avec la permission de Dieu,

les félons seigneurs provinciaux et les Pragois de la Vieille Ville ont attaqué nos frères bien aimés, les bourgeois de la Ville Neuve ; ils en ont tué un certain nombre et se sont rendus maîtres de leur cité, comme nous l'avons vu de nos yeux.

C'est pourquoi il nous paraît qu'il vous faut, toutes affaires cessantes, vous de jeter de Plzen en direction de Sedlcany. Capek assurément rassemble une multitude du peuple et de nous de même du côté de Tabor, comme nous l'espérons ; car il nous vaut mieux mourir que de ne point venger le sang innocent de nos chers frères, traîtreusement répandu.

Soyez avec Dieu, sachant que punissant les siens, il les réjouit ensuite ! »

17. Épilogue et prélude de la guerre des paysans en Allemagne

Pour bien marquer la fin de la question hussite, l'Église catholique organisa la signature, lors d'un Concile à Bâle en 1436, les Compactats de la Bohême hussite, avec l'accord de l'empereur Sigismond : l'hussitisme se voyait reconnu partiellement.

L'Église catholique avait alors perdu la grande majorité de ses propriétés foncières. Cependant, une nouvelle dynastie se mit en place, les Jagellon (1471-1526), et la royauté était alors faible : les membres de la cour étaient huit fois moins nombreux qu'en France, il n'y avait pas de juristes ni de savants, ni de dames d'honneur.

Il put ainsi y avoir recatholicisation, notamment avec Vladislas Jagellon (1471-1516), aux dépens de la noblesse hussite et de la bourgeoisie pragoise.

La dynastie des Habsbourg, de ce qui deviendra l'Autriche, peut alors intervenir en Bohême et la soumettre, organisant la suppression des institutions démocratiques des grandes communes en 1528.

Une révolte eut lieu contre l'empereur Ferdinand Ier en 1547, avec l'appui des villes tchèques, mais elle échoua, et par conséquent les

villes furent privées de leurs biens et de leurs revenus, et fut mise en place l'institution du contrôle par des hetmans et des bourgmestres royaux.

Enfin, les forces catholiques et autrichiennes écrasèrent définitivement la noblesse tchèque hussite lors de la Bataille de la Montagne-Blanche, en 1620, inaugurant « l'âge des ténèbres » pour la nation tchèque qui est plongée dans le Baroque.

Du côté populaire-révolutionnaire, les restes du mouvement hussite se plièrent à la nouvelle situation ; la ville de Tabor remplaça le calice par l'aigle noir à deux têtes, emblème de l'empereur germanique redevenant souverain de Bohême.

Jean Rohac de Duba, ami de Jan Žižka et de Procope, mena la dernière résistance, se regroupant finalement dans le château de Sion, qui résista plusieurs mois. Après la prise de la citadelle, les troupes de l'empereur massacrèrent tout le monde sauf Rohac et soixante de ses compagnons qui furent atrocement torturés, puis pendus à Prague.

Cette fois, la plèbe devait faire face à une pendaison ouverte d'un des symboles de ce qui aurait dû être sa révolution.

Quant à Tabor, en 1451 il fut exigé la remise des prêtres taborites, ainsi que de Nicolas de Pelhrimov, élu évêque par les taborites.

Nicolas de Pelhrimov parlait de « loi naturelle et éternelle », d'une « église universelle. » Il s'exprimait contre la peine de mort :

« Eu égard à ces autorités et à d'autres semblables, et voyant comment de grands docteurs en ce temps de grâce ont inventé des peines moindres que la mort pour punir les pécheurs, je souhaite qu'en punissant le coupable le juge se conduise comme un père et non comme un tyran; qu'il prenne en considération non les jugements de l'ancienne loi, ni les lois humaines qui sont en désaccord avec celle de l'évangile, mais l'avancement du Christ et la pratique de l'église primitive. »

Devant le refus de remettre ce personnel religieux, la ville fut par conséquent assiégée et dut capituler. Nicolas de Pelhrimov finit ses jours en prison, alors que le pays passait sous la coupe du « roi hussite » Georges de Podebrady.

C'en était fini de la république autonome de Tabor. Pierre Chelcicky (environ 1390-1460) est le grand théoricien pacifiste issu de la défaite taborite; ses idées n'avaient pas de succès avant la grande défaite, elles eurent un écho par la suite, avec ses écrits *Postilles* et *Filet de la vraie foi*.

Il est intéressant de noter que Pierre Chelcicky a été une source d'inspiration pour l'écrivain russe Léon Tolstoï, Tolstoï que Lénine décrira comme le « miroir de la révolution russe » ; c'est comme si l'histoire des luttes populaires-révolutionnaires redémarrait à partir de là où elle s'était arrêtée.

Voici de manière très parlante la vision parfaitement romantique qu'a Pierre Chelcicky de la ville, qu'il voit comme un phénomène monstrueux :

« Le maître contradicteur [c'est-à-dire Wyclif, s'inspirant de Flavius Josèphe], discourant sur l'origine des villes, dit que Cain bâtit une ville après avoir assassiné son frère. Il fit ceci parce qu'il avait accumulé des biens par la violence et le vol.

Il employa le fruit de ses rapines à créer des bornes, des poids et des mesures, et changea l'innocence de la vie primitive en ruse et fourberie.

Le premier, il établit les frontières entre pays, entoura les villes de remparts par crainte de ceux que lui et sa horde avaient dépossédés, et il assembla ses compagnons dans ses cités. Voilà comment l'écriture et les maîtres expliquent l'origine des villes.

Telle a été l'origine des villes et des citadelles; tel est aujourd'hui le fondement sur lequel elles reposent. Personne d'autre en effet ne pourrait habiter une ville ou une citadelle sinon des assassins, des violateurs de la légalité, des usuriers, des marchands, des trafiquants, des fripons qui vivent principalement de fraude et de déprédation.

Ceux qui fondent les villes s'y établissent au prix de telles iniquités qu'ils doivent recourir à la violence, pour se prémunir contre les crimes qu'ils ont perpétrés, car ils sont constamment en butte à la haine, l'iniquité ou la trahison; ils sont prêts à vider leurs querelles en versant le sang et en rendant le mal pour le mal. S'ils ont une place forte pour se défendre, ils pillent et terrorisent le pays afin de s'enrichir. »

Cependant, la révolution taborite avait ouvert les portes de l'histoire. Moins d'un siècle après Tabor et Prague, villes révolutionnaires, en 1521, le grand révolutionnaire paysan allemand Thomas Müntzer, la seconde grande figure protestante allemande avec Martin Luther, viendra à Prague composer son Prager Anschlag (Manifeste de Prague), appel mystique à instaurer par les armes la justice divine.

Le drapeau rouge s'était formé au cœur des masses populaires mondiales ; il ne pouvait plus être abaissé historiquement.

18. Le Manifeste de Prague de Thomas Müntzer

Voici, à titre d'illustration, le Prager Anschlag (Manifeste de Prague) de Thomas Müntzer.

« Moi, Thomas Müntzer, natif de Stolberg et résidant à Prague, la ville du saint et valeureux combattant Jean Huss

J'ai l'intention d'emplir d'un chant nouveau à la louange de l'Esprit- Saint les trompettes éclatantes qui sonneront le mouvement.

De tout mon cœur j'apporte témoignage et adresse de pitoyables plaintes à toute l'Église des Élus ainsi qu'au monde entier, partout où cette missive pourra parvenir.

Le Christ et tous les Élus qui m'ont connu depuis mes jeunes années attesteront ce projet: Je déclare et assure par ce que j'ai de plus précieux que je me suis appliqué de toutes mes forces à reconnaître mieux et plus profondément que quiconque quels sont les fondements de la sainte et invincible foi chrétienne.

Et je suis assez hardi pour dire en vérité qu'il n'est pas un seul prêtre oint, de poix, pas un seul moine cagot qui aient jamais été capables de dire la moindre chose sur ce fondement de la foi.

De même, bien des gens ont déploré avec moi avoir été véritablement l'objet d'une intolérable tromperie, sans que leur soit apporté aucun réconfort qui leur eût permis de conduire avec prudence tous leurs désirs et toutes leurs actions selon la foi et de surmonter par eux-mêmes tous les obstacles.

Et ils n'ont pas pu nom plus et ne pourront au grand jamais dé couvrir les épreuves salutaires, ni combien est profitable l'abîme d'une âme prédestinée qui a fait le vide en elle.

Car l'esprit de la crainte de Dieu ne les a pas possédés, lequel se présente inébranlablement comme unique but aux Élus submergés et noyés dans ces ondes que le monde ne peut supporter. Bref, tout homme doit avoir reçu l'Esprit-Saint sept fois, faute de quoi il ne peut entendre ni concevoir le Dieu vivant.

Je déclare sincèrement et avec force que je n'ai jamais entendu un seul de ces docteurs (qui ne valent pas un pet d'âne) murmurer, à plus forte raison énoncer, à haute et intelligible voix un seul petit mot et sur le moindre point au sujet de l'Ordre qui réside en Dieu et dans les créatures.

Même ceux qui ont le premier rang parmi les chrétiens (c'est aux prêtres suppôts de l'enfer que je pense) n'ont jamais flairé une seule fois ce qu'est le Tout, ou Perfection non divisée, qui est la mesure égale de toutes les parties et supérieure à ce qui est partiel, I Corinthiens 13, Luc 3, Ephésiens 4, Actes 2, 15, 1 7. Bien souvent, je les ai entendus citer l'Écriture, et rien de plus qu'ils ont sournoisement dérobée dans la Bible avec la fourberie des voleurs et la cruauté des meurtriers.

Pour ce vol, Dieu les maudit lui-même, qui dit par la bouche de Jérémie 23, 16 : «Écoutez ! J'ai dit au sujet des prophètes : chacun de ceux-là. vole mes paroles chez son prochain, car ils trompent mon peuple. Je ne leur ai pas parlé une seule fois, et ils usurent mes paroles pour les pourrir sur leurs lèvres fétides et dans leurs gosiers de prostitués. Car ils nient que mon Esprit parle aux hommes».

Pleins de sarcasmes et de raillerie hautaine, ils mettent en avant leur qualité de moines en prétendant que le Saint-Esprit leur a donné un témoignage irréfutable qu'ils sont les enfants de Dieu, Romains 8 et Psaume 142.

Il n'est pas du tout étonnant que ces hommes damnés soient hostiles à ces

paroles, car Jérémie, au chapitre cité plus haut, dit à leur sujet : «Mais qui donc a assisté au conseil du Seigneur ? Qui a vu et entendu la parole de Dieu ? Qui a observé, ou qui peut dire qu'il a entendu Dieu parler ?»

C'est sur ces hommes orgueilleux, endurcis comme des billes de chêne et insensibles à tout bien, Tite chapitre 7, que Dieu va en ce temps déverser son invincible colère parce qu'ils nient le fondement du salut et de la foi, eux qui, au contraire, devraient, plus que tout autre, se jeter en avant pour former une muraille d'airain (Jérémie 1,18) afin de défendre les Élus contre les attaques des blasphémateurs, ainsi que dit Ezéchiel au chapitre 3, etc.

Mais ils sont ainsi parce qu'il n'est rien qui sorte de leur cœur, de leur cervelle ou de leur bouche si ce n'est pour tourner cette parole en dérision. Qui donc parmi les hommes pourrait dire que ce sont là les vrais serviteurs de Dieu, aptes à témoigner de la parole divine ?

Et qu'ils sont les prédicateurs intrépides de la grâce divine, alors que c'est le pape, vrai Nemrod, qui les a oints du chrême du pécheur, Psaume 140, lequel leur dégoûline de la tête aux pieds en souillant et en empoisonnant la chrétienté tout entière.

Pour tout dire -c'est le Diable qui est à leur origine, qui a corrompu leur cœur jusqu'au tréfonds, ainsi qu'il est écrit au Psaume 5; car ils sont tout sauf possesseurs de l'Esprit-Saint. Ils ont été consacrés par le Diable, qui est leur véritable père et qui, comme eux, ne veut pas entendre la vraie parole vivante de Dieu, Jean 8, Esaïe 24, Osée 4.

De même, Esaïe, au chapitre 11 chapitre 3, dit que ce sont des idoles et des épouvantails. Bref, pour résumer en un mot ; ils sont, damnés, et jugés depuis longtemps.

Oui, ce ne sont pas des coquins de petite envergure, mais de damnés scélérats de haute taille, qui étaient là dès le commencement du monde et qui ont été institués comme un fléau du pauvre peuple, lequel, de ce fait, reste bien grossier.

Ils n'ont aucun droit, ni devant Dieu ni devant les hommes, ainsi que le dit suffisamment Paul aux Galates, quand il décrit deux sortes d'hommes.

C'est pourquoi, aussi longtemps que le ciel et la terre existeront, ces fourbes et scélérats de prêtres ne pourront être de la moindre utilité à l'Église, car ils renient la voix de l'Époux, ce qui est le signe sûr et certain qu'ils ne sont que des diables.

Comment pourraient-ils donc être les serviteurs de Dieu et les porteurs de Sa

parole alors que de leur front de prostitués ils la renient honteusement, ? Car il faut que tous les prêtres véritables aient des révélations afin d'être sûrs de leur fait, I Corinthiens 14.

Mais de leur cœur endurci ils disent que c'est impossible.- C'est donc à juste titre — eux qui prétendent avoir ingurgité l'Écriture tout entière - qu'ils devraient être sur le champ abattus et comme foudroyés par les paroles de saint Paul aux Corinthiens, seconde épître, chapitre trois, lorsqu'il établit une différence entre les Élus et les damnés.

Pour certains, l'Évangile et l'Écriture tout entière sont fermés à clé, Esaïe 29 et 22, par la clé de David et celle du livre scellé de l'Apocalypse, chapitre 5. Ézéchiel a ouvert ce qui était fermé. Le Christ dit. Luc 11, que les prêtres volent la clé de ce livre qui est fermé à clé et qu'ils ferment à clé l'Écriture en prétendant que Dieu ne peut parler en personne aux hommes.

C'est quand la semence tombe sur le champ fertile, c'est-à-dire dans les cœurs emplis de la crainte de Dieu, c'est là que sont le papier et le parchemin sur lesquels Dieu inscrit non pas avec de l'encre, mais de Son doigt vivant, la véritable Écriture sainte dont la Bible extérieure est le vrai témoignage.

Et rien n'atteste de façon plus certaine la vérité de la *Bible* que la parole vivante de Dieu quand le Père s'adresse au Fils dans le cœur de l'homme. Cette Écriture-là, tous les Élus qui font fructifier leur talent peuvent la lire.

Les damnés, au contraire, n'en feront rien. Leur cœur est plus dur que la pierre qui éternellement repousse le burin du maître-artisan. C'est pourquoi notre Seigneur bien-aimé appelle pierres ceux sur qui la semence tombe sans rapporter de fruits, mais qui reçoivent la parole morte avec joie, avec grande joie et vantardise.

Par mon âme, personne ne reçoit la vérité qui vient des livres avec au tant de jubilation du cœur et avec autant de pompe que les hommes d'étude, les prêtres et les moines. Mais quand Dieu veut écrire dans leurs cœurs, il n'est pas de gens sous le soleil qui soient plus hostiles à la parole vivante de Dieu.

De même, ils ne souffrent aucune mise à l'épreuve de la foi dans l'esprit de la crainte de Dieu. C'est pourquoi ils seront précipités dans le lac où les faux prophètes ainsi que l'Antéchrist seront tourmentés pour les siècles des siècles, amen.

Ils ne veulent pas non plus être angoissés par l'esprit de la crainte de Dieu. C'est pour quoi ils tournent éternellement en dérision les épreuves de la foi. Ce sont

eux, les gens dont Jérémie dit au chapitre 8 qu'ils n'ont ressenti aucune expérience, qu'ils pourraient appliquer dans leurs explications de l'Écriture sainte.

Ils n'ont de manière d'écrire que celle des fourbes qui rejettent la vraie parole, et pourtant ils ont besoin de cette même parole qu'ils n'entendront jamais pour l'éternité des éternités.

Car Dieu place Sa parole uniquement dans la souffrance des créatures, laquelle fait défaut au cour des impies. Ils s'endurcissent toujours davantage. Ils ne peuvent ni ne veulent faire le vide en eux-mêmes. Leur base est sans consistance. Ils ont horreur de Celui qui est leur maître. Voilà pourquoi ils renient leur foi au temps des épreuves et s'écarterent du Verbe devenu chair.

L'impie ne veut en aucune manière devenir conforme au Christ par ses souffrances ; il prétend y parvenir par des pensées douces comme miel.

C'est pourquoi ils sont damnés, ces prêtres qui dérobent la vraie clé en disant qu'une telle voie est chimérique et insensée et en prétendant qu'elle est absolument impossible. Ces gens sont dès maintenant jugés et condamnés jusqu'aux os à la damnation éternelle. Pourquoi ne devrais-je pas les condamner, moi aussi, Jean 3 ?

Car, n'ayant pas reçu l'aspersion de la crainte de Dieu au troisième jour, comment pourraient-ils être purifiés au septième, Nombres 19 ? Ils seront donc précipités dans l'abîme du cloaque infernal.

Quant au peuple, en revanche, je ne doute pas de lui. Ah ! Pauvre multitude, si juste et si pitoyable, comme tu es assoiffée de la parole de Dieu ! Car il est clair comme le jour que personne (ou très peu de gens) ne sait ce qu'il doit penser et à quel parti se rallier. Ils sont très disposés à faire de leur mieux, mais ils ne parviennent pas à savoir en quoi cela consiste.

Car ils ne savent ni se soumettre ni se conformer aux témoignages que l'Esprit-Saint donne à leur cœur.

C'est pourquoi ils sont tourmentés par l'esprit de la crainte de Dieu, à tel point que la prophétie de Jérémie s'est véritablement réalisée en eux, *Lamentations* 4,4 : «Les enfants ont demandé du pain, mais il n'est personne qui en ait rompu pour eux». — Il est beaucoup de fripons avides de lucre qui, comme on a coutume de jeter du pain aux chiens, ont jeté au pauvre, pauvre, pauvre petit peuple le texte de la Bible sans avoir aucune expérience de la foi, comme font les papistes.

Mais ce pain, ils ne le lui ont pas rompu

grâce à leur connaissance de l'Esprit Saint, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas ouvert leur raison, de manière à pouvoir reconnaître en eux-mêmes l'Esprit-Saint.

Car, tous autant qu'ils sont et pris en bloc, les prêtres ne sont pas capables de rendre un seul homme assez sage pour pouvoir être promis à la vie éternelle.

Pourquoi faire de longs discours ? Ce sont eux, les seigneurs qui se goinfrent et boivent comme des bêtes et festoient et cherchent jour et nuit le moyen de s'empiffrer et d'accumuler les prébendes, Ézéchiël 34.

Ils ne sont pas comme le Christ, Notre Seigneur bien-armé, lequel se compare à une poule qui réchauffe ses petits, Matthieu 23. Ils ne dispensent pas non plus aux hommes désespérés et abandonnés le lait de la fontaine intarissable de l'exhortation divine. Car ils n'ont pas fait l'expérience de la foi. Ils sont comme la cigogne qui ramasse les grenouilles dans les prairies et les marais pour les recracher ensuite toutes crues à ses petits restés au nid.

C'est ainsi que sont ces prêtres avides de profits et percepteurs de rentes, qui ingurgitent les paroles mortes de l'Écriture pour déverser ensuite sur le pauvre, pauvre et juste peuple la lettre et la foi non éprouvée, laquelle ne vaut pas un pou. Ainsi, par leur faute, plus personne n'est sûr du salut de son âme.

Car ces mêmes valets de Belzébuth ne font rien d'autre que mettre à l'encan des fragments de la sainte Écriture.

Hélas ! L'homme ne sait pas s'il mérite la haine ou l'amour de Dieu. C'est l'abîme infernal qui nous envoie ce cadeau, car ces prostitués de prêtres ont avec eux les plus trompeurs et les plus méchants parmi les diables, ainsi que l'indique l'Apocalypse de Jean. Par ce moyen, ils dispersent les brebis de Dieu, au point qu'aucune n'est plus à la vue de l'Église.

Car il n'est personne qui puisse distinguer les Bons du tout-venant de la foule anonyme. On ne distingue pas non plus ce qui est pestiféré et ce qui est sain, c'est-à-dire que personne ne se soucie du fait que l'Église, à cause de ces hommes damnés, est ruinée de fond en comble.

Car les brebis ne savent pas qu'il faut qu'elles entendent la voix vivante de Dieu, c'est-à-dire qu'elles doivent toutes avoir des révélations. Joël chapitre 2 et. David, Psaume 88. L'office des vrais bergers n'est rien d'autre que d'y conduire toutes les brebis afin qu'elles soient revigorées par la voix vivante, car il est dit qu'il n'est qu'un seul maître pour enseigner la connaissance de Dieu, Matthieu 23.

Cela ne s'est pas produit pendant

longtemps, ce qui fait qu'à maints égards les Élus ressemblent tout à fait aux damnés et qu'ils seront bientôt engloutis avec eux, et que le monde presque tout entier a pensé qu'il n'était pas nécessaire que le Christ prêchât lui-même son propre Évangile aux Élus.

Je l'affirme et le jure par le Dieu vivant : celui qui n'entend pas de la bouche même de Dieu Sa vraie parole vivante et ne distingue pas Bible et Babel, celui-là n'est rien d'autre qu'une chose morte.

Mais la parole de Dieu, qui pénètre le cœur, le cerveau, la peau, les cheveux, les os, la moelle, le sang, la force et la vigueur, peut bien survenir d'une autre manière que ne le racontent nos couillons et idiots de docteurs.

Personne ne peut faire son salut d'une autre manière, et on ne pourra trouver personne qui y soit parvenu autrement. Il faut que l'Élu s'entrechoque avec le damné et que les forces de celui-ci s'échappent devant lui.

Vous ne pouvez en tendre autrement ce qu'est Dieu. Car celui qui a reçu une fois l'Esprit-Saint comme il le doit ne peut plus être damné, Esaïe chapitre 55 et 60, Jean chapitre 6. — Ah ! Malheur aux prédicateurs enseignant à la manière de Balaam : on leur a mis des paroles dans la bouche, mais qui leur cœur est à plus de mille fois mille lieues.

Voilà pourquoi le peuple vit sans véritables pasteurs, car on ne lui prêche jamais l'expérience de la foi. Les prêtres juifs et hérétiques peuvent bien dire qu'une telle exigence n'est pas nécessaire. Ils disent qu'on peut éviter la colère de Dieu par de bonnes œuvres et de précieuses vertus. Mais avec tout cela ils n'enseignent nullement ce qu'est Dieu dans l'expérience, ni ce qu'est la vraie foi, ni ce qu'est la ferme vertu, ni ce que sont les bonnes œuvres par rapport à Dieu.

C'est pourquoi il ne serait pas étonnant que Dieu nous réduise tous, les Élus comme les damnés, dans notre corps et dans notre vie, en poussière et en ruines dans un déluge bien plus grave qu'autrefois. Et il ne serait pas étonnant non plus qu'il ait damné tous les gens qui ont succombé aux maudites séductions. Car notre foi est plus à la semblance de Lucifer et de Satan, et elle est plus grossière que le bois et les pierres.

Je considère que ce n'est pas sans raison si les autres peuples qualifient notre foi de singerie. Il est évident, et l'on ne pourra me démentir sur ce point, que les incroyants ont souvent eu raison de nous demander des comptes.

Mais nous leur avons sorti une réponse qui n'était qu'une dérobaie ; nous avons

barbouillé fièrement de gros livres, en disant : nous avons ceci et cela d'écrit dans notre loi ; là le Christ a dit ceci et Paul a écrit cela, et les prophètes ont prédit et le et cela pape notre mère (patronne du bordel) [une ligne retranscrite illisible].

Ordonné, oui da'. Mais sous menace d'excommunication, laquelle, selon l'opinion de nos petits docteurs de paille, ne doit pas être méprisée au nom des consciences.

Libre à vous, cher lecteur, de changer les mots ou de les disposer autrement : quels que soient leurs bavardages, ces gens ne pourront démontrer la foi chrétienne avec leur Bible dénuée si manifestement ! Trois fois hélas ! Malheur à ces prêtres infernaux, créatures d'Asmodée, d'expérience.

Hélas ils induisent le peuple en erreur. Personne ne veut encore voir ni entendre quand on présente aux incroyants ces preuves de notre foi, ou d'autre du même genre. Pensez-vous que les incroyants n'ont pas eux-aussi une cervelle dans la tête ? Ils sont en droit de se demander quelle espèce de garantie est celle qui ne vient que des livres ?

Ne se pourrait-il pas qu'aient menti ceux qui les ont écrits ? Comment peut-on savoir si telle ou telle chose est vraie ? Sans aucun doute les Turcs et les Juifs, de même que de nombreux Élus, voudraient bien entendre des preuves irréfutables de notre part. Mais les prêtres du Diable froncent le nez, tout prêts à les damner, alors qu'ils ne sont nullement habilités à dénier à quiconque le droit d'avoir la vérité.

Ils disent en citant simplement le texte : « Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé ». Voilà la solide justification qu'ils donnent aux adversaires, et rien de plus. La seule explication, je n'en vois pas d'autres, est qu'ils sont devenus complètement fous et insensés, en prétendant présenter la foi aux ennemis d'une manière aussi simpliste. Il faudrait jeter au rebut ce genre de preuves et précipiter au fond de l'enfer les discours de ce genre.

Car elles sont bien plus folles que la folie elle-même. Qui pourra jamais assez le regretter et le déplorer ? N'avons nous pas de sang dans les veines ? Et faut-il être aussi fou et déraisonnable ? Ne sent-on pas une petite étincelle, qui bientôt s'éveillera pour devenir un brasier ?

Oui, on la sent, et je la sens aussi ! J'ai été pris d'une grande pitié en voyant que l'Église chrétienne est déchirée au point que Dieu ne pourrait lui infliger pire tourment à moins de vouloir l'éteindre complètement, ce qu'Il ne fera pas, si ce n

'est à cause de ces enfoirés qui ont enseigné à adorer Baal.

Ceux-là mériteraient d'être sciés en deux par le milieu, comme dit Daniel, car ils n'ont pas mis en pratique les jugements de Dieu.

Ayant lu et relu l'histoire des anciens Pères de l'Église, j'y trouve qu'après la mort des disciples des Apôtres l'Église virginale et immaculée est rapidement devenue une prostituée par la faute des prêtres qui ont égaré les âmes.

Car les prêtres ont toujours voulu siéger au premier rang, ainsi que l'attestent Hégésippe et Eusèbe et d'autres encore. Et du fait que le peuple a permis que l'élection des prêtres fût négligée, il n'a plus été possible de tenir un véritable concile depuis qu'a commencé cette négligence.

Quoi qu'il en soit, c'est là œuvre du Diable, car dans les conciles et autres assemblées, on n'a jamais traité d'autre chose que de vains enfantillages, que sonneries de cloches, calices, capuchons, lampes, places à pourvoir et servants de tels messe. Mais jamais, au grand jamais on n'a ouvert la bouche pour parler de la vraie et vivante parole de Dieu, et l'on n'a jamais songé non plus à la concorde.

Il a fallu que de telles erreurs se produisent afin qu'apparaissent et se réalisent les œuvres de tous les hommes, des Élus comme des damnés, et cela jusqu'à notre époque, où Dieu va séparer le bon grain de l'ivraie, afin que l'on puisse saisir comme en plein jour qui a égaré l'Église longtemps. Il a fallu que toute cette coquinerie vienne au jour de la manière la plus éclatante.

Ah ! Comme les pommes sont bien blettes ! Et comme les Élus sont bien mûrs ! Voici le temps de la récolte. C'est pourquoi Dieu Lui-même m'a embauché pour Sa moisson. J'ai aiguisé ma faucille, car mes pensées sont dirigées de toute leur force vers la vérité, et mes lèvres, ma peau, mes mains, mes cheveux, mon âme, mon corps et tout mon être maudissent les impies.

C'est afin de m'acquitter convenablement de cette tâche que je suis venu dans votre pays, très chers habitants de Bohême.

Je ne vous demande rien d'autre que d'étudier avec zèle la vivante parole de Dieu venue de Sa propre bouche, par quoi vous pourrez vous-mêmes voir, entendre et saisir comment le monde entier a été égaré par les prêtres qui refusent d'entendre. Aidez-moi, par le sang du Christ, à combattre ces ennemis jurés de la foi. Je les confondrai à vos yeux dans l'esprit d'Élie.

Car c'est dans votre pays que commencera la nouvelle Église apostolique, qui

s'établira ensuite partout. Je suis prêt à écouter en chaire les questions du peuple, et je répondrai à chacun.

Et si je ne puis donner la preuve de mon savoir et de ma maîtrise, je veux être fils de la mort temporelle et de la mort éternelle. Je n'ai pas degage plus précieux à donner. Ceux qui mépriseront cette exhortation sont déjà à cette heure livrés aux mains des Turcs. Après cet embrasement furieux, l'Antéchrist en personne règnera, le vrai contraire du

Christ, lequel donnera peu après à Ses Élus le royaume de ce monde pour les siècles des siècles.

Fait à Prague le jour de Sainte Catherine, l'an du Seigneur 1521.

Thomas Müntzer

qui ne veut pas adorer un Dieu muet, mais un Dieu qui parle. »

Édité en mai 2014

Illustration de la première page : Jan Hus par Tobias Stimmer, 1587